

JEAN-BERNARD BOULNOIS

Charon

L'Odyssée lexicale

roman



Édition tudors



AVERTISSEMENT

*Cette nouvelle n'a pas été rédigée
sous l'emprise de substances hallucinogènes.*

*Au contraire, elle tire exclusivement
son inspiration de faits réels qui ont eu lieu
dans l'enceinte de ma caboche,
au sein de cet autre monde
résidant en moi, un monde que
nous appréhendons mal.*

*Il s'agit d'un de mes rêves qui
est sous-tendu par des faits réels
qu'il m'a été donné de vivre.*

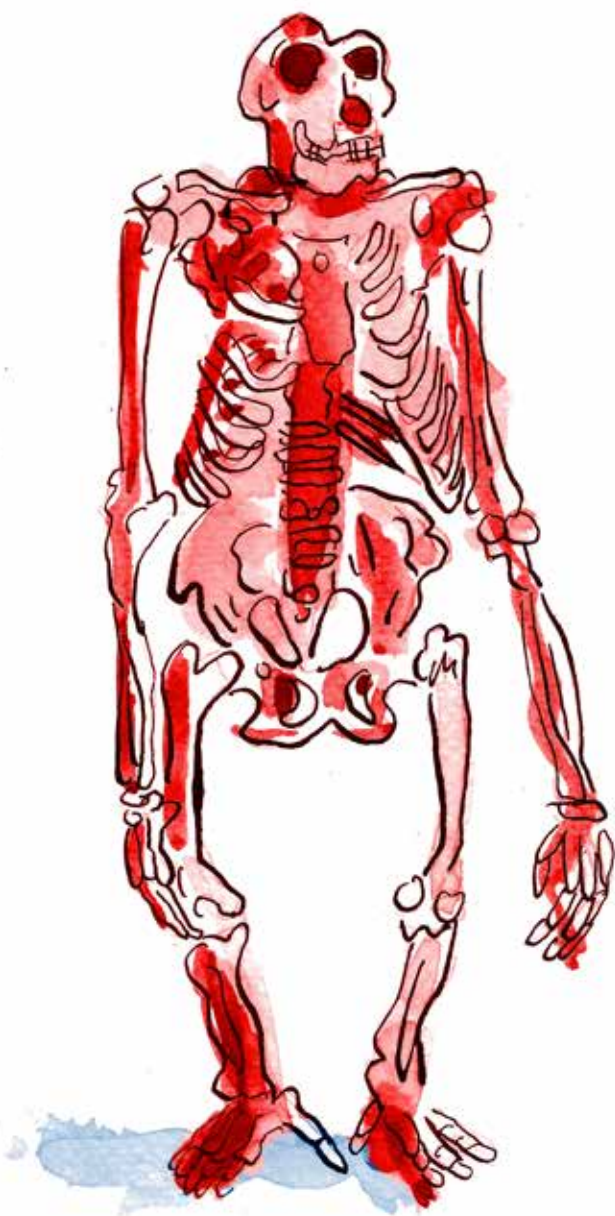


Avant-propos

Dans la mythologie grecque, le dénommé Charon¹ était le pilote aux Enfers. Il occupait un emploi plutôt particulier : faire traverser le Styx² aux âmes égarées qui avaient eu la bonne idée de clamser avec une sépulture décente. Faut dire que ce Charon était le fils d'Érèbe³, alias l'Obscurité, et de Nyx⁴, la reine de la Nuit. Donc, dans les marais glauques de l'Achéron⁵, il faisait son beurre en emmenant les morts d'un bord à l'autre du Styx. Il y avait bien sûr un péage, une obole⁶ à verser.

La blague, c'est qu'on devait fourrer cette pièce sous la langue du défunt avant de l'enterrer. Si tu n'avais pas les sous, tu n'étais pas tiré d'affaire. T'aurais dû économiser un peu plus de ton vivant, pauvre type. Les démunis, eux, se coltinaient une balade de cent ans sur les berges glauques du Styx.

Tout ça pour vous dire, Mesdames et Messieurs, que la mythologie grecque, c'est quand même un sacré foutoir, mais qu'elle est truffée de ces petites histoires qui nous rappellent à quel point le passé est déjanté.



Préambule

Plus de 100 milliards d'êtres humains semblent avoir décidé de participer au grand spectacle de la vie depuis l'entrée fracassante d'*Homo sapiens* sur la scène, il y a environ 200 000 ans. Un casting digne des plus grandes superproductions mythiques, avec des performances allant du sublime au ridicule.

Parmi ces 100 milliards d'âmes qui ont tenté leur chance, aucune n'a survécu.



Chapitre I

Le 28 août 1992, je posai le pied sur le sol américain, débarquant à l'aéroport de Minneapolis, une ville aux accents helléniques, à bord d'un vol de la compagnie *Olympic Airlines*. Sorti de l'avion, je m'acquittai des formalités obligatoires. Pour cela, je suivis le flux de passagers. Il y avait une ligne jaune qui s'étirait telle une plainte ininterrompue que je devais fouler avec une précision spartiate⁷, évitant tout écart ou faux pas sous peine de subir la vindicte d'un des cerbères⁸ à une tête, ou plutôt des douaniers US, inflexibles gardiens de l'antichambre du rêve américain.

Je patientai sagement. Ce fut mon tour. Au guichet, il saisit mon passeport, scruta ma photographie, la comparant à mon profil grec. Je ne pouvais m'empêcher de penser dans mon *for* intérieur que ce pauvre type avait dû sûrement commettre des forfaits dans une vie antérieure pour être aussi disgracieux. Alors, il me lança d'un ton guttural :

— C'est votre première visite aux États-Unis ?

Je bredouillai un « oui » hésitant.

— Où allez-vous ? me demanda-t-il.

— À Minneapolis, et voilà pourquoi j'atterris ici, à l'aéroport de Minneapolis, répondis-je.

Une réponse qui frôlait l'impertinence. L'envie de lui dire que je me rendais à Britigny-sous-Bite me passa ; je choisis une réponse prudente avec un lâche et petit « oui ». De toute façon, il me rétorqua « *What did you say?* » d'un air perplexe et dubitatif, n'ayant rien compris à mon anglais approximatif. Je répétai « Minneapolis ». Il émit un vague grognement.

— Êtes-vous un terroriste ?

— Non ! bredouillai-je.

— Êtes-vous un communiste ?

— Non ! bredouillai-je encore.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ? insista-t-il.

— Non ! bredouillai-je définitivement.

Le fonctionnaire zélé me dit :

— *Welcome to the United States of America.*

Il s'empressa de tamponner mon passeport avec une rage presque palpable, dans son geste de gardien du capitalisme.





★ WELCOME IN MINNEAPOLIS ★



Chapitre II

Je me dirigeais vers la sortie de l'aéroport, où une marée humaine frénétique et impatiente attendait. Une horde de taxis brandissait des pancartes aux noms d'artistes antiques tels que Phidias⁹, Lysippe¹⁰, Scopas¹¹, Polyclète¹², Myron¹³. Au milieu de cette manifestation de génie, trônait la mienne, portant le célèbre prénom Praxitèle¹⁴. L'homme qui la tenait était âgé, trapu, arborant fièrement un torse velu et une barbe grisonnante à l'antique. Il me tendit une main d'Hercule¹⁵ avant de m'écraser les phalanges¹⁶.

— C'est bien vous, le reporter-dessinateur Praxitèle ? Je croyais que vous étiez dans le monde des morts depuis longtemps. Effectivement, c'est mon nom d'artiste. Disons que ça passe mieux qu'Adolf ou Benito.

— Et vous, qui êtes-vous ? feignis-je de demander.

— Monsieur Charon, pour vous servir. Je vous attendais. Suivez-moi, ma barque n'est pas loin.

Je me frayai un passage jusqu'à sa voiture, ou plutôt son corbillard noir, une magnifique Cadillac S&S Superior de 1959. D'un geste théâtral et quelque peu solennel, il ouvrit le coffre avec une élégance fatale.

— Posez votre besace à côté du défunt. N'ayez crainte, il ne risque pas de vous chiper quoi que ce soit.

Un gloussement morbide accompagna fièrement sa plaisanterie de fossoyeur. D'une voix sépulcrale, il s'adressa à moi.

— Alors, vous débarquez pour croquer les croque-morts ? Je souris poliment à son petit sarcasme, aussi captivant qu'une recette de soupe à l'eau.

Puis, je m'assis à la place du mort. Charon prit le volant et démarra le paquebot.

— Eh bien oui, monsieur Charon. Madame Moore, votre boss, une ancienne relation de mon rédacteur en chef au magazine « *Les Autres Mondes* », a suggéré que je vienne observer votre boulot pour dissiper les mystères qui l'entourent. Effectivement, je viens rédiger en votre compagnie un papier aussi mortel que possible sur votre corporation.

— Monsieur le reporter, vous êtes au bon endroit. Prenez le freluquet à l'arrière, il a trébuché et s'est empalé sur le panier à ustensiles du lave-vaisselle. On pense que sa femme lui a filé un coup de main.

Il a dû tomber de haut pour se charcuter ainsi. Mais rien de prouvé, même si cette femme avait la réputation d'être une sacrée harpie¹⁷. Vous savez que c'est une fin assez commune. J'en emporte au moins trois comme ça chaque mois. On va d'abord au bureau et déposer notre macchabée au frigo. Vous aurez l'honneur de croiser ma patronne, Miss Moore. Attention, elle a un faible pour la nouveauté, surtout les petits jeunots dans votre genre. Elle aime la chair fraîche.



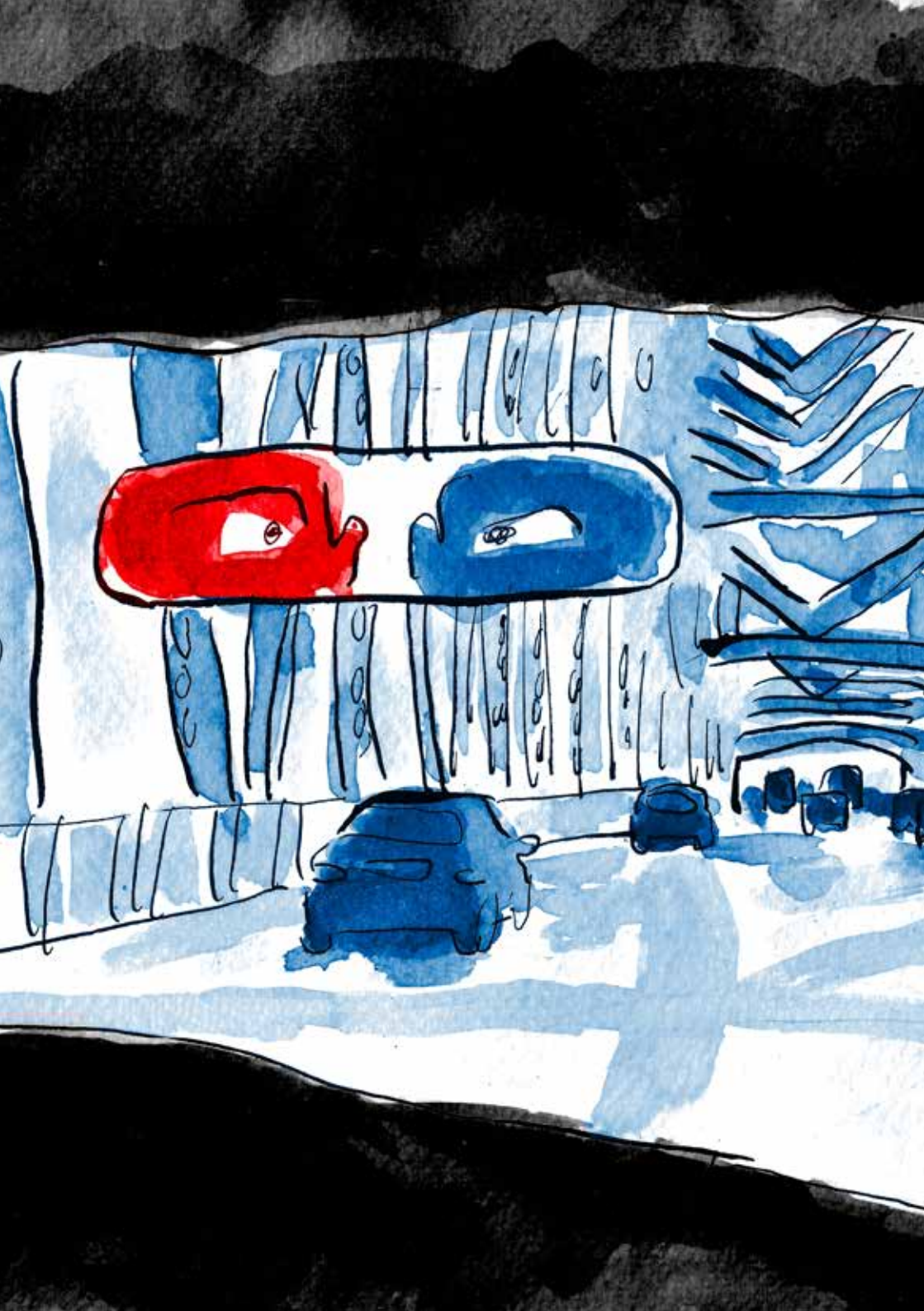
On va devoir faire quelques kilomètres avant d'arriver à la ville de Duluth. C'est là qu'est notre sanctuaire.

Il prit une bretelle pour rejoindre la « *highway* », mais juste avant de franchir un affluent du Mississippi nommé *Hercules Slough*, un automobiliste haineux nous fit une queue de poisson et nous hurla par la fenêtre :

— Allez-vous faire « herculer » chez les Grecs ! Espèces de gros connards ! Bouge ton gros char !

Charon grogna et serra les dents. Il marmonna :

— Certainement un Québécois perdu. Mon gars, ne t'inquiète pas, les Grecs s'occuperont de toi quand tu sentiras le sapin.





Chapitre III

Alors que notre véhicule filait droit vers le Nord sur la *Highway* 35, Charon avait décidé de se taire, créant un silence aussi profond que les marais de l'Achéron.

J'en profitai pour admirer le paysage par la fenêtre.

Sous un soleil impitoyable, les vastes plaines du nord de l'Acadie s'étendaient devant nous, véritables toiles vivantes inspirées des chefs-d'œuvre des dieux grecs. Une palette de bleus et de jaunes s'étirait à l'infini, orchestrant une symphonie céleste. Les champs de blé, animés par une brise murmurante à la manière des Muses, dansaient avec une grâce qui aurait pu rivaliser avec les pas des nymphes¹⁸.

Le ciel, d'une profondeur bleu abyssale, tel un voile céleste tissé par Zeus¹⁹ lui-même, couvrait ces terres de sa majesté divine. Les bergers, perchés sur leurs collines, tels des satyres²⁰ veillant sur une célébration, guidaient leurs troupeaux dans une chorégraphie pastorale digne des divinités panhelléniques²¹.

Les rivières, aussi capricieuses que les cours d'eau de l'Éridan²², offraient des haltes rafraîchissantes au cœur de cette mer de verdure où Poséidon²³ ne vient jamais barbotter. Ne serait-ce qu'un instant, cela aurait pu faire oublier la climatisation défaillante de notre véhicule vintage, renforçant ainsi notre lien avec les épreuves des héros antiques.

Ainsi se déroulait notre odyssée estivale dans les grandes plaines du Dakota Nord un spectacle où la nature jouait son rôle divin, rappelant avec une nostalgie olympienne les splendeurs immortalisées sur les fresques des calendriers postaux des PTT (Postes, Télégraphes et Téléphones).

Cela faisait déjà une heure qu'on roulait sur cette route rectiligne. J'ai proposé qu'on fasse une pause, juste pour prendre l'air.

— Pas de souci, de toute façon, on doit faire le plein de carburant.

Il a ouvert la boîte à gants de sa main droite.

— Passe-moi la flasque, il en reste ?

— Vous carburez en conduisant ? éructais-je en constatant avec stupéfaction que le flacon en question n'était pas rempli d'une eau cristalline, mais d'une eau-de-vie qui aurait pu servir à notre moteur V8. C'était de l'ouzo²⁴ à 70 degrés, capable de réveiller les morts et d'arracher Eurydice²⁵ aux profondeurs du Tartare²⁶ sous les yeux d'Orphée²⁷ !

Il vit mon effroi et a commenté mon état de frayeur.

— Je ne bois pas, je m'hydrate. Comprends-moi, après avoir observé toute l'humanité défiler devant moi. Ce ne sont pas quelques gouttes d'élixir qui vont m'envoyer dans le royaume des ombres.



— Ne t'inquiète pas, mon petit Praxitèle, ce n'est pas aujourd'hui que tu vas trépasser. Mais si tu veux, je peux te donner la date de ton dernier soupir.

Je me tus...

Il poursuivit :

« Tu sais, à quelques lieues d'ici, il y a une station-service que je connais bien. Elle s'appelle *The Milky Way*²⁸. Là-bas, nous allons faire le plein d'essence. »

Et si on mangeait un morceau ? suggérais-je.

Je me disais qu'un petit quelque chose dans son estomac ne serait pas de trop pour cet olibrius. Tout de même, j'étais tombé sur un sacré numéro. Il se prenait vraiment pour Charon, le passeur aux enfers. Ce type était gentiment cinglé, sans l'ombre d'un doute.

Il gara notre Cadillac noire sur le parking de la station-service. On laissa nos fenêtres ouvertes, car ça sentait le cadavre. Le damoiseau à l'arrière dans son cercueil commençait à se décomposer et à nous partager les parfums de sa putréfaction. Sur le parking, une armée de voitures noires, telles un congrès de corbeaux en deuil, me sauta aux yeux.

Je me disais : « mais pourquoi tout ce noir, bon sang ? »

Peut-être un congrès de la grande confrérie des tristes sires,



tous réunis pour débattre d'un thème visionnaire : « *La mort, un métier d'avenir*. » Qui sait ce qui se trame dans l'esprit de ceux qui portent des vêtements noirs et empestent la naphthaline.

Nous pénétrâmes d'abord dans le restaurant de la station d'essence. Enfin, plutôt un bouge. Au bar, il y avait un poivrot, accompagné de courtisanes dignes des lupanars²⁹ de Pompéi³⁰.

Charon affichait une complicité avec le gaillard appuyé au bar et échangeait des clins d'œil entendus, y compris avec les femmes qui l'accompagnaient. Il lança des phrases du type « C'est boulot, boulot aujourd'hui... »

« Deux amphores³¹ de ton meilleur nectar ! » commanda-t-il, on aurait dit un faune³² en rut en goguette dans les jardins d'Aphrodite³³.

Je le suivis, essayant de me faire aussi discret qu'un espion Spartiate dans la cité.

« Mon cher Dionysos³⁴, » dit-il au tenancier, « auriez-vous de quoi nous sustenter aussi ? Quelques mets, même simples, comme des figes sèches, du pain d'orge, quelques olives noires et un peu de fromage de brebis, suffiraient à apaiser nos estomacs. Servez-nous sur la table du fond. Mais je vais aller rendre visite à une connaissance, avant de ripailler dit-il d'un ton grivois.



Dionysos, joyeux drille, ne quittait jamais sa couronne de feuilles de vigne. Il arborait un T-shirt sale floqué d'un « XX » en chiffres romains, un clin d'œil à l'alcoolique décomplexé qu'il était. Il avait du mal à synchroniser la main qui servait et la coupe qu'il tenait. On aurait dit le frère de Charon, mais avec une jovialité détendue poussée à l'extrême.

Charon m'abandonna au milieu de ses belles de nuit pour disparaître dans les profondeurs de la salle.

Le tenancier bedonnant nous gratifia d'un regard suspicieux avant de hocher mollement la tête et de se volatiliser prestement dans l'arrière-cuisine.

Quant au pochard accoudé au zinc, il persistait dans sa diarrhée verbale, en déblatérant des sornettes aussi élégantes qu'un sénateur romain en pleine orgie bacchanale³⁵.

Les hôtes qui l'accompagnaient s'efforçaient d'extraire le maximum d'écus sonnants et trébuchants de ce philosophe du zinc, imitant les sirènes³⁶ antiques cherchant à séduire ces marins égarés sur des mers éthyliques.

Une femme, accoudée nonchalamment au bout du comptoir, m'envoya un de ces regards langoureux, chargé de promesses qui auraient fait rougir un honnête proxénète.

Dans cette taverne aux relents d'ambroisie³⁷ dévoyée, elle incarnait la tentation même prête à dépiauter mon innocence avec la précision d'un scalpel chirurgical digne d'Esculape³⁸.



En un clignement d'œil, elle avait tissé autour de moi un filet de désir et de vulnérabilité, me rendant tout penaud.

Elle lança les hostilités avec un regard encore plus lascif, et constatant que je m'apprêtais à prendre discrètement la tangente vers la table du fond, elle s'interposa en se levant, coupant net ma trajectoire.

Elle feignit de me percuter tout en pressant sa poitrine généreuse contre moi, m'emprisonnant entre ses deux chaleureux mamelons.

Je me demandais comment j'avais pu me retrouver dans ce Pandémonium³⁹. Tout cela à cause de ce compagnon qui se prenait pour un nouveau Virgile⁴⁰, me guidant à travers les Enfers modernes.

Je m'appelle Perséphone⁴¹. Vous m'offrez un canthare⁴² ?

Aaaah, je vois la surprise dans vos yeux. Vous ne vous attendiez pas à croiser la Reine des Enfers dans ce bouge infâme, n'est-ce pas ? Pourtant, me voilà, assise au bout du comptoir, et vous êtes là, hésitant, avec une expression oscillante entre fascination et peur. Vous avez de la chance, mon cher, car je suis d'humeur à m'amuser.

Tenant de me soustraire à cette situation aussi inconfortable qu'un dîner de famille un lendemain d'élections, et particulièrement troublé, je balbutiai : « Pardonnez-moi, Madame Perséphone... »



À peine avais-je prononcé ces mots qu'elle rétorqua de manière incisive : « Tout d'abord, c'est Madame Hadès⁴³, merci de respecter le patronyme conjugal, même si, soyons honnêtes, je ne croise mon époux qu'au cœur de l'hiver, tel un intermittent du Tartare. Avec la fin de l'été qui s'annonce, il est vrai que cela fait un moment que je n'ai pas goûté au fruit défendu. Elle m'évalua d'un regard aussi perçant qu'une flèche crétoise. Vous semblez être un fruit bien mûr. Une tentation, pour une déesse en mal de distractions.

Elle me fixa, mi-incisive, mi-joueuse, un regard complice d'une vieille amie qui connaît tous vos secrets. Elle savourait visiblement mon désarroi. Dans son sourire, je devinais que j'étais entré dans un univers où même le Guide Bleu n'oserait s'aventurer... ou alors juste dans l'index écrit en corps 6.

Je bafouillai, aussi convaincant qu'un candidat à un oral de rattrapage : « Je... je ne suis qu'un humble reporter-dessinateur, Madame. Je ne suis pas venu ici pour goûter à... à des fruits défendus. »

Elle se pencha, ses lèvres turgescentes frôlant mon visage, exhalant un parfum envoûtant, m'évaluant silencieusement avant de décider si j'étais digne d'être dévoré.

« Humble, vous dites ? Et pourtant, vous voilà ici, dans ce lieu où les âmes se perdent avec une joie coupable. »

Elle dégustait mon malaise tel un grand cru. Puis, elle déposa son canthare sur le comptoir. D'un geste lent, presque



cérémonieux, elle alluma une cigarette. Elle en tira quelques bouffées, avant de me souffler la fumée en plein visage.

« Le fruit défendu, mon cher, n'est jamais ce qu'il semble être. Ce n'est pas une question de goût, voyez-vous. C'est une question de liberté. »

Je restai figé, tentant de percevoir le sens de ses mots. Était-ce une énigme digne du Sphinx⁴⁴ ? Une fable tortueuse, une de celles qui se murmurent au banquet des dieux ?

Elle porta finalement le godet à ses lèvres, mais s'arrêta juste avant de boire, me fixant avec une intensité presque cruelle. Elle approcha enfin le godet de ses lèvres, mais suspendit son geste à l'instant de boire, plantant sur moi un regard d'une précision cruelle. Refuser de goûter, c'est choisir de rester spectateur. Mais venir jusqu'ici sans y goûter... c'est, il faut l'admettre, une forme de perversion. Discrète, raffinée peut-être, mais une perversion tout de même.

« Le fruit est-il réellement interdit ? Ou bien redoutons-nous ce qu'il pourrait révéler en nous ? Car ce n'est pas lui qui effraie. Non. C'est le savoir qu'il contient. Celui qui y goûte en pleine conscience ne peut plus feindre l'ignorance. »

« C'est là que réside l'enjeu : dans notre libre arbitre. Dans cette liberté fondamentale de choisir. »

« Et c'est cela, mon jeune ami, qui épouvante les dieux... autant que les tyrans. »



Juste à cet instant, une porte s'ouvrit au fond de la salle du restaurant. Là, dans l'embrasement, je vis une scène digne des plus grands mystères d'Éleusis⁴⁵ : Charon, rendant hommage à une déesse de la chair ou, plus prosaïquement, à une hétéra⁴⁶. La scène respirait la débauche et la fornication, un parfum sucré-amer, pareil à celui du Temple d'Apollon à Delphes après un sacrifice, où les jeunes vierges effarouchées devenaient des proies.

D'un geste aussi rapide qu'une pensée égarée, je levai la main, tel un adorateur sans repères, priant les dieux qui n'avaient que faire de ma misère et de celle des hommes. Je hurlai : « Charon, vous n'avez pas soif ? ». Ma demande franchit mes lèvres avec le désespoir d'un soldat perse englouti par les brumes salées de Salamine⁴⁷, sombrant dans sa trirème pendant que l'orgueil de Xerxès I^{er}⁴⁸ s'effondre face à la ruse de Thémistocle⁴⁹.

Charon, avec son visage usé par l'éternité, me fixa de ses yeux terrifiants. Deux tentations s'offraient à lui : le cul d'une amphore de vin au parfum de miel, et celui de cette Pénélope, exhalant le stupre et la fornication.

Il baisait son petit cul praxitélien, buvait dans un grand verre, remplissait l'un, vidait l'autre, et passait avec gaieté du cul de la bouteille au cul de la beauté.

Finalement, il abandonna sa posture cavalière et, à cet instant, l'irrésistible besoin de se désaltérer d'un autre nectar s'imposa à lui, son gobelet semblant désespérément vide.



Il abandonna la donzelle, déçue et insatisfaite de n'avoir pas atteint l'orgasme libérateur, pour me rejoindre et refaire le plein de vin. Enfin, c'est ce que je croyais. À la vitesse d'un Dionysos en manque d'hydromel⁵⁰, il enfila son blue-jean et se précipita vers moi.

« Mon petit Praxitèle, on se casse ! Je t'expliquerai ! »

Perséphone, bras croisés, lança à Charon :

« On ne me dit même pas bonjour, petit cachotier de *charotier* ? Je ne savais pas que tu avais un faible pour les jeunes pubères ! »

« Oups, je ne vous avais pas vue, belle Perséphone », fit remarquer Charon d'un ton persifleur et familier. « Vous êtes la preuve vivante qu'une femme peut avoir de l'humour. Mais désolé, divine, j'ai une urgence, pas le temps de bavasser avec votre altesse », ajouta-t-il toujours aussi insolemment. Cette réplique phallocrate⁵¹, aussi fine qu'un éléphant en tutu rose dans une boutique de céramique attique, ne sembla pas l'irriter. Peut-être qu'à force de côtoyer les Enfers, elle avait développé une résistance remarquable aux inepties masculines. Perséphone rappela au passeur : « Encore un type qui veut franchir le Styx... n'oublie pas, on ne fait pas de crédit. C'est l'obole ou pas de bol. »

Mais que se passait-il pour que l'on quitte ce bar malfamé aussi brusquement ? Bien que l'idée de sortir des griffes de cette femme me soulageât, je ne comprenais pas vraiment.



« Mais... mais... dis-moi, Charon, que se passe-t-il ? » m'écriai-je, en élevant un peu la voix, pour donner l'illusion d'avoir un minimum de contrôle sur la situation.

« T'inquiète », répondit-il avec la même nonchalance qu'on réserve aux maladies bénignes. « Pour ta sécurité, il vaut mieux dégager », répéta-t-il.

Nous sortîmes en bousculant tout le monde, à la manière de Moïse fendait les eaux de la mer Rouge. Une scène presque biblique. Eux, en revanche, semblaient nous prendre pour des fuyards esquivant l'addition.

Au seuil de ce purgatoire terrestre, Charon croisa alors trois brutes. « Salut Orthos⁵², salut Typhon⁵³, et salut Ladon⁵⁴ », lança-t-il d'un ton faussement décontracté. Ces trois colosses répondirent d'un grognement. Ils semblaient se connaître. C'étaient des types au look patibulaire. Si un agent de la force publique avait eu l'outrecuidance de se trouver dans le coin, le délit de « sale gueule » leur serait tombé dessus avec la précision d'un éclair de Zeus. Le tonnerre était le Taser du maître de l'Olympe⁵⁵. Un « Vos papiers, sale mètèque⁵⁶ ! » leur aurait été aboyé sans crier gare, histoire de ne laisser aucun doute sur les immenses capacités intellectuelles d'un C.R.S. en goguette (Si l'acronyme C.R.S. signifie *Compagnies Républicaines de Sécurité*, une autre signification existe également : *Cerveau à Raisonnement Simpliste*. Leur devise est : « Je matraque d'abord, on en discute après s'il te reste des dents ! »).



Charon fronça les sourcils, avant d'esquisser un faux sourire forcé. D'une voix grave et imposante, il lança : « Salut, les Anges », une référence évidente aux *Hells Angels*. Je le précédai haletant, transpirant d'un mélange d'incompréhension et d'inquiétude.

À peine sorti du bouge, mon regard fut happé par un parterre de métal brillant : juste derrière notre corbillard, elles étaient là, garées en embuscade. Trois créatures mécaniques surgies des ténèbres, trois motos massives, prêtes à rugir tels les cavaliers de l'apocalypse. Non pour semer la mort, mais pour exhiber la virilité crierde de leurs propriétaires. Ces *choppers* customisés transpiraient l'Amérique profonde : sueur, poils, petits zizis et absence flagrante de savon. Chacune semblait un autel roulant dédié à Hadès, leur maître.

Sans demander notre reste, nous traversâmes le parking en courant pour nous jeter dans notre carrosse mortuaire à quatre roues. Les portières claquèrent, le moteur s'éveilla dans un grondement. On ne roulait pas, non. On fuyait.





Chapitre IV

Une fois de retour sur la route principale vers Duluth, Charon s'écria : « On a eu chaud ! »

Je me tournai vers lui et lui demandai : « Charon, pourquoi tant de précipitation ? »

Il me jeta un regard énervé : « Monsieur le scribouilleur inconscient, je suis censé vous garder parmi les vivants. Si les trois larbins d'Hadès vous avaient vu en compagnie de Perséphone, je pense que vous auriez perdu plus que quelques phalanges. Ce sont des brutes ! Et leur vocabulaire se résume à des interjections d'au plus de deux lettres, ponctuées de quelques grognements bestiaux. »

Il faut croire que Tyché⁵⁷ t'a souri. Tandis que je reprends mes esprits, je sors mon carnet de croquis. D'un trait vif, j'esquisse son visage buriné : la barbe épaisse, les rides creusées par les siècles et une légère odeur de naphthaline. Juste le temps de saisir quelques détails, pour illustrer l'article que je prépare.

Il nous restait encore pas mal de route.

— Ça ne vous dérange pas si je vous pose quelques questions sur votre métier ? J'ai besoin de commencer à prendre des notes pour mon article.

Je sortis mon dictaphone, un *Olympus Pearlcorde S909* à microcassette. J'appuyai simultanément sur les touches *Play* et *Rec*. L'appareil se mit à ronronner doucement, prêt à enregistrer. Je pouvais ainsi discuter tout en dessinant.

Charon, impassible tel un croque-mort dégustant un croque-monsieur, me lança tranquillement :

— Allez-y, mon petit Praxitèle. Torturez-moi de vos questions assassines ! Nous avons encore une heure avant d'arriver au bureau. Vous me montrerez comment vous m'avez croqué.

Je débutai mon entretien par des questions anodines tout en continuant de le gribouiller.

— Vous disiez en début de voyage que vous exercez ce métier de passeur depuis la nuit des temps. Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir cette profession ?

— Mes parents, Nyx et Érèbe, tenaient à ce que j'opte pour une carrière stable, avec une clientèle assurée. À l'école, j'étais un enfant difficile : bagarreur, réfractaire à l'autorité et peu à l'aise en groupe... En somme, la solitude me convenait mieux. Sur ma barque, mes passagers ne se plaignent jamais. J'ai d'ailleurs complété ma formation par un cursus de gondolier dans la ville de Dité⁵⁸, en amont du Styx.

« Ce métier offre également des avantages indéniables. La mort, contrairement à d'autres secteurs, ne manque jamais



de « clients », et en tant que passeur, je suis libre d'organiser mon emploi du temps comme je le souhaite. Je n'ai pas à supporter des collègues bruyants ni à participer à des réunions interminables. Une fois que mon passager est à bord, il ne me quitte plus jusqu'à l'autre rive : pas de plaintes, pas de questions, ni de bavardages inutiles. »

« De plus, les affaires sont en plein essor, notamment grâce à la forte croissance de la population mondiale, qui approche les 6 milliards en cette année 1992. Celle-ci devrait atteindre environ 9 milliards d'ici 2037, avec une estimation de plus de 8 milliards de clients dès 2026, selon les projections actuelles. Tout le monde me respecte, et la rémunération est correcte : une obole par traversée. Bien que cela couvre à peine les frais de subsistance, le volume d'activité compense largement. Il arrive que le nombre de passagers soit particulièrement élevé, notamment lors des guerres. Il est fascinant de voir jusqu'où la créativité humaine peut aller pour trahir son prochain. »

« Et ces derniers temps, cette activité prend des airs industriels. J'ai rarement été témoin d'un tel flot de morts en si peu de temps depuis que j'exerce ce métier. Mais bon, au moins dans mon domaine, on ne risque pas de mourir d'ennui, dit-il en ricanant. »

— Le lieu où nous nous rendons, dans les alentours du port de Duluth... ce que vous appelez votre bureau ? C'est une morgue, en fait, si j'ai bien compris ?



Charon rétorqua calmement :

— Je vais vous expliquer. C'est un lieu de transit. Un sas, si vous voulez. Une escale avant l'éternité. Chaque région a son centre de tri pour traverser le Styx. C'est Miss Moore à Duluth qui s'occupe de l'accueil. Elle observe, elle trie. C'est notre agent local de tri sélectif de l'au-delà.

Le défunt est classé. Étiqueté. Rangé. Et si le cas sent un peu le bizarre ou le faisandé, elle l'ouvre. Dissection express, façon charcuterie céleste : une autopsie à l'arrache, mais millimétrée. Elle a le compas dans l'œil et le scalpel dans la main. Une sorte de Pythie⁵⁹ *post-mortem*, qui lit les tripes humaines à la manière dont d'autres lisent l'horoscope.

Parfois, ils sont morts d'ennui, quelques pilules, pour effacer tout et repartir d'une page blanche. D'autres ont rendu l'âme dans un angle mort, en se cognant dans une porte. Certains ont glissé sur les feuilles mortes qui se ramassent à la pelle.

Il y en a qui débarquent complètement ivres morts, et d'autres qui ne baragouinent qu'une langue morte, on convoque souvent un interprète spectral. Il y a eu aussi des cas d'empoisonnement à la mort-aux-rats, surtout chez des petits rats de l'Opéra.

On a vu défiler des morts-vivants... métro, boulot, dodo. Et puis ceux qui, tragiquement, n'ont connu que trop peu la petite mort. Triste sort. Sans oublier, bien sûr, les cas de décès par mort de rire.



« Mais je ne prétends pas être exhaustif. Vois-tu, la mort a ceci de fascinant : elle est à la fois follement banal et résolument absurde. »

Charon poursuivit : « Une fois le tri effectué, comprenez : les bons d'un côté, les salauds de l'autre, et les autres ni salaud ni bon au milieu, je les conduis là où ils doivent aller. Je vous expliquerai tout cela plus en détail au bureau. Miss Moore, elle, adore s'attarder sur les subtilités. Surtout quand elles sont anatomiques.

Nous voilà presque arrivés. Voici l'embarcadère du Léthé⁶⁰, notre destination. Espérons simplement que Miss Moore ne soit pas trop débordée, sans quoi il faudra patienter en compagnie de notre cadavre qui parfume notre véhicule. »

L'embarcadère du Léthé se trouve à l'extrémité du port de Duluth dans des zones appauvries par des décennies d'avidité capitaliste. C'est là qu'un immense entrepôt apparut : une silhouette noire étendue le long de la rive. Le brouillard en dissimulait encore en partie les contours industriels. Les murs en briques, déformés par les caprices du temps et l'abandon d'un financement, étaient percés de fenêtres délabrées. Sur le fronton on devinait encore ces mots : *Memento mori*, une expression latine signifiant « Souviens-toi que tu vas mourir. »

La porte de l'entrepôt s'ouvrit d'elle-même, et nous descendîmes de notre corbillard.



Quand l'intérieur se dévoilait peu à peu : c'était un petit paradis de l'horreur logistique. L'air y était glacial. Une odeur de limaille métallique et de sciure de bois flottait. Les néons, fatigués, clignotaient avec mollesse, jetant une lumière blafarde sur des murs qui n'en demandaient pas tant.

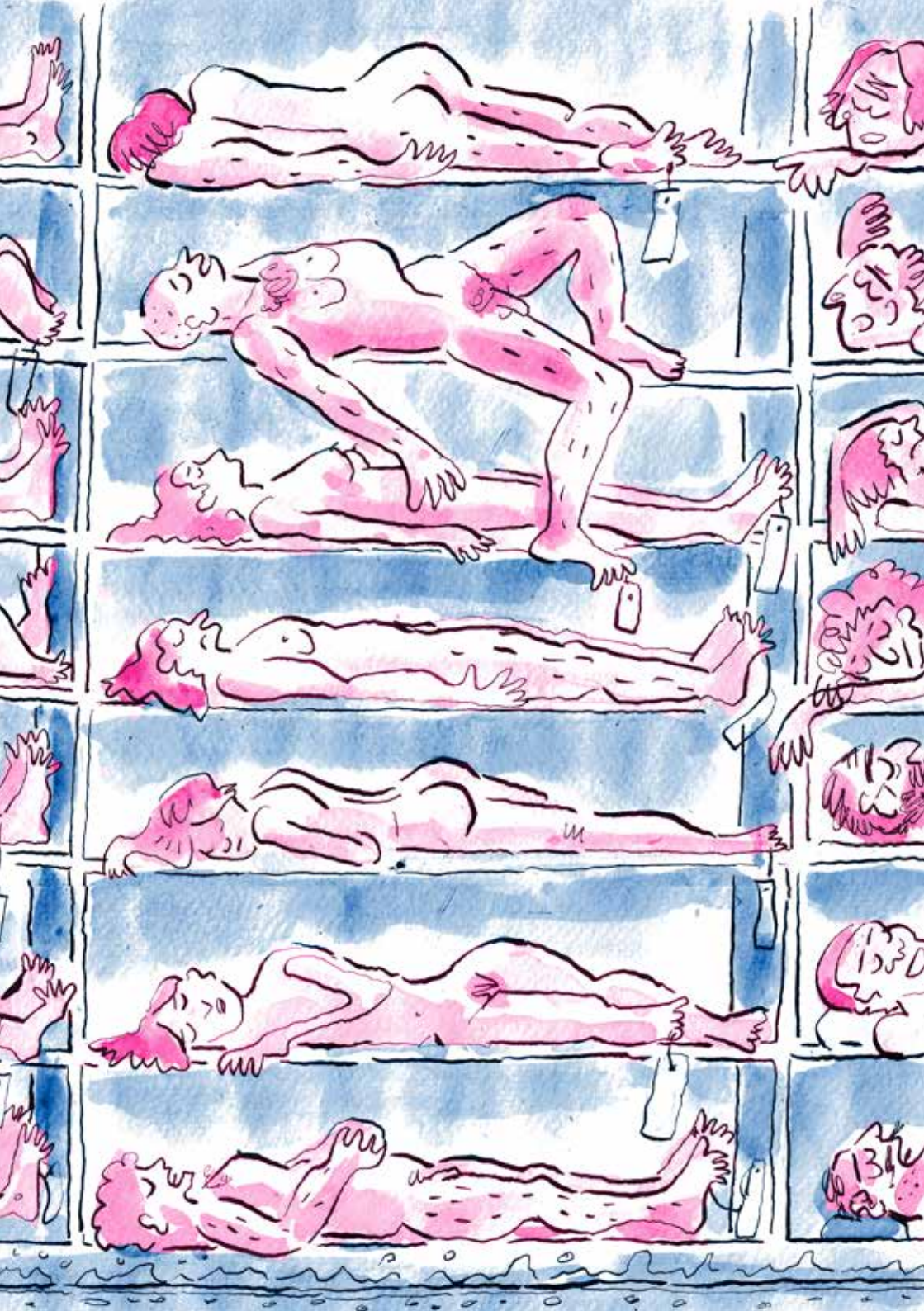
Charon se dirigea vers un brancard à roulettes afin de charger notre passager.

L'entrepôt s'étendait à perte de vue, un vaste labyrinthe organisationnel. Les parois étaient faites de modules empilés : des cercueils en bois de sapin, standardisés, chacun contenant un corps.

Chaque unité était soigneusement rangée, à la manière de volumes dans une bibliothèque d'archives. Les allées, parfaitement rectilignes, étaient numérotées, les boîtes identifiées par des codes alphanumériques inscrits à l'intérieur de chaque boîte.

Des chariots métalliques se tenaient entre les rangées, attendant leur prochaine mission de transfert. Sur l'orteil de chaque cadavre, une étiquette à code-barres assurait la traçabilité, remplaçant le nom par une suite chiffrée. L'humanité réduite à un identifiant.

Le pré-enfer, en somme, mais bien rangé. Il y avait également un bureau à l'entrée de l'entrepôt, moitié Kafka, moitié thanatopracteur. Registres en cuir, pupitres en os, téléphone noir avec un cadran. Et surtout une table à autopsie.



Miss Moore travaillait dans ce bureau en fonctionnaire zélée, silhouette sévère, tailleur noir sexy, lèvres voluptueuses et longue chevelure. Elle trie, elle classe, elle autopsie. Elle soupire parfois, mais toujours avec élégance. On ne l'a jamais vue dormir. On ne l'a jamais vue vivre non plus.

Elle sortit de son bureau, s'avança vers moi.

« Je suis Miss Moore, » dit-elle en arrivant à ma hauteur.

Elle me tendit sa main glaciale.

« Je vous attendais, monsieur Praxitèle. »

Par un pur réflexe pavlovien, je la lui serrai. Il s'ensuivit un léger craquement d'osselets, accompagné d'une étrange mollesse.

« Votre rédacteur en chef m'a prévenue de votre venue... un vieil ami, » dit Miss Moore.

Elle marqua une pause, le regard perdu quelque part entre deux mondes.

« Il n'y a pas si longtemps, j'ai fait une erreur. Une toute petite. Une âme prise un peu trop tôt. Cela arrive rarement. Mais cela arrive. »

Elle pencha légèrement la tête, presque gênée.



« Pour corriger cette erreur, il m'a aidée avec un simple petit encart dans votre magazine *Les Autres Mondes*. »

Elle eut un sourire étrange.

« Une rectification discrète. Un petit *erratum* nécrologique, fut publié dans votre numéro du 13 novembre 1969, pour un certain M. Mortimer, archiviste gratte-papier travaillant au fin fond des archives du palais de justice de Bruxelles. »

Après vérification il apparaît que M. Mortimer avait été appelé trop tôt, bien que dans un état quantique instable. Il fut, tout au long de sa vie, ni vraiment vivant, ni vraiment mort. Il était absent, en dehors de sa vie. Ce qui explique le regrettable *quiproquo*.

Nous avons dû le garder. Personne ne peut déroger à la règle. Les appelés ne peuvent que rester.

Dans le correctif de votre journal, en première page, coincé entre l'annonce d'une chiromancienne des Carpates et celle d'un marabout malien promettant l'un et l'autre monts et merveilles, j'avais sollicité la publication de ce court article :

Nous prions nos lecteurs, vivants, morts, ou entre les deux, de bien vouloir excuser cette inexactitude.

M. Mortimer a décidé de disparaître sans laisser de trace. Vous pouvez considérer que M. Mortimer est actuellement en arrêt maladie pour une durée indéterminée.

Les Autres Mondes

RÉCITS, IDÉES ET HORIZONS INATTENDUS

VENDREDI 13 NOVEMBRE, 1969



CULTURE ET CIVILISATION LE CORPS À CORPS ANTIQUE

PAR PRAXITÈLE

Depuis les origines, le corps n'a jamais été une simple enveloppe charnelle. Il a souvent servi de langage, de support à des valeurs et à des visions du monde.

Chez les Grecs, le corps humain incarnait l'harmonie du cosmos. Les proportions idéales, la musculature équilibrée, l'élan des statues, introduisaient une quête de perfection. Ce n'était pas seulement une question d'esthétique : montrer un corps parfait revenait à affirmer la noblesse et la dignité de l'humain, capable de s'élever au-dessus de lui-même.

En Égypte, le corps représentait obéissance à d'autres règles. Ici, l'enjeu n'était pas de séduire l'œil, mais de signifier un ordre spirituel et cosmique. Les pharaons et les dieux étaient égaux dans des postures codées, comme pour graver dans la pierre l'équilibre du monde et l'éternité du pouvoir.

Rome, quant à elle, oscillait entre ces deux approches. On y retrouve l'admiration pour l'idéal grec, mais aussi un goût prononcé pour le réalisme. Les bustes romains n'hésitent pas à montrer les rides, les cicatrices,

les marques du temps : autant de signes de mémoire et de dignité individuelle.

Ce déclin par l'Antiquité fait écho à nos tensions contemporaines. Aujourd'hui encore, nous oscillons entre l'idéalisation — corps lissés et litrés des publicités et des réseaux sociaux — et l'authenticité, revendiquée, celle du corps vrai, imparfait, assumé. Une tension que nous interroge : cherchons-nous à célébrer ce que l'humain a de plus noble, ou à affirmer simplement la vérité de nos existences singulières ?

ANNONCE

MARABOUT MALIEN.

Résout tous vos problèmes et exauce tous vos souhaits.
Contact : +666 13 1313 13

ANNONCE

CHIROMANCIENNE DES CARPATES

Trouve l'amour, richesse, chance, fait revenir l'être aimé.

Téléphone +666 13 1313 13



RECTIFICATIF

Nous prions nos lecteurs — vivants, morts ou entre les deux — de bien vouloir excuser cette inexactitude. M. Mortimer a décidé de disparaître sans laisser de trace. Vous pouvez considérer que M. Mortimer est actuellement en arrêt maladie pour une durée indéterminée.



« Cet homme était si insignifiant que personne ne remarqua sa disparition. Il travaillait en tant qu'archiviste dans les caves du palais de justice de Bruxelles, cette tour de Babel inachevée, éternellement en rénovation, dédiée au culte de la bureaucratie judiciaire. Tout le monde pensa que son corps avait été enseveli sous une pile de dossiers judiciaires ou de procès-verbaux quelque part dans des fonds d'archives où plus personne ne met les pieds. Encore une erreur judiciaire, disaient en plaisantant les rares collègues qui le connaissaient. »

« Errare humanum est ; mors quoque. L'erreur est humaine, la mort aussi », dit Miss Moore en haussant les épaules.

« Donc, je suis un petit peu en dette avec votre rédac' chef. Et puis l'autre jour, ce charmant énergumène me téléphone. Oui, il me téléphone, alors que j'étais jusqu'aux coudes dans une nécropsie, ce qui, convenons-en, n'est pas l'instant idéal pour bavasser. Il me demande, avec la nonchalance d'un type qui croit que l'hémoglobine s'efface à l'éponge, s'il peut m'expédier un « reporter-dessinateur ». Un certain Praxitèle, précise-t-il, s'attendant à ce qu'un nom de sculpteur grec me fasse oublier que j'étais en train de manipuler des tripes à pleines mains. »

« C'est pour le 11 novembre, me dit-il, on fait un dossier spécial sur les morts. Les morts, donc. Sujet neuf, léger, qui fleurit la franche rigolade. On veut du reportage original pour nos lecteurs, dit-il. »



« Moi qui croyais naïvement que les morts avaient l'élégance de se taire, voilà qu'on veut les faire parler, » pensa *in petto* Miss Moore.

« Je lui ai dit oui. Par curiosité et pour rembourser ma dette. Et parce qu'au fond, il faut bien que les morts servent à quelque chose, maintenant qu'ils ont fini d'emmerder le monde des vivants. »

« Je lui ai donc suggéré Charon, naturellement. On ne peut pas rêver meilleur guide. Il connaît tous les recoins de l'autre monde sur le bout des doigts. »

Charon venait à peine de déposer le défunt sur un brancard lorsque Miss Moore l'interpella, d'un ton qui ne laissait guère de place à la poésie.

« Ramène donc ton gazou dans le bureau. Je vais lui faire un petit examen *post mortem*, à l'ancienne », dit-elle en toute féminité.

« L'idée, c'est d'offrir à ce Monsieur Praxitèle un peu de matière : quelques notes, deux ou trois croquis bien sentis, un peu de sang séché pour faire plus vivant, et surtout, la possibilité de me bombarder de questions aussi absurdes que nécessaires pour son fichu article. Et après, tu pourras le balader de l'autre côté. »





Chapitre V

En entrant dans le bureau, ou plutôt la salle d'autopsie, Miss Moore enfila un tablier blanc, taché de quelques éclaboussures rougeâtres.

« Je protège mon tailleur. Le rouge, ça tache. Et ça ne part pas au lavage », lâcha-t-elle d'un ton saignant.

La pièce baignait dans une lumière blanche, crue, hostile, un blanc chirurgical qui ne salit rien, mais brûle les yeux. Tout semblait figé, stérilisé, récuré jusqu'à l'obsession.

Une forte odeur de javel flottait dans l'air, mêlée à une note plus sèche de naphthaline.

Au centre, une table en acier inoxydable tenait lieu de dernier canapé. À côté, une tablette roulante exhibait des outils chirurgicaux : scalpels, ciseaux, scies, perceuses... même une pince à épiler, au cas où le cadavre redouterait un poil rebelle.

Juste à côté, une lampe articulée, montée sur un bras pivotant, projetait son faisceau blanc et glacial sur le corps. Une lumière sans indulgence, découvrant chaque détail avec une précision implacable. Un vieux téléphone noir vintage à cadran trônait fièrement au mur, numéroté de néant à 9. Au mur, une photo pour unique décoration professionnelle. Sur la table reposait un cadavre.

Une vieille femme. Diane⁶¹, peut-être. Ou Hélène⁶². Peu importe : elle avait été vivante.

On avait l'impression qu'elle s'abandonnait à une pose de danse classique, un bras tendu devant elle, l'autre s'élevant, souple et gracieux, au-dessus de sa tête. Son corps, entièrement offert, respirait la volupté d'une arabesque vivante.

Son torse était recousu grossièrement, tel un vieux sac de pommes de terre rafistolé à la hâte. Les points de suture, irréguliers, évoquaient un travail manifestement bâclé.

Le cœur s'était arrêté, non pas en héros, mais sans bruit, par simple vieillesse. Son foie gras trahissait une longue amitié avec le sherry.

Quant à ses poumons, ils gardaient les cicatrices glorieuses de la Saint-Michel sans filtre, la vraie, celle qui arrache la gorge, gratte les bronches, et fait fuir les bobos armés de smoothies et de bonnes intentions biodégradables.

Miss Moore avait certainement refermé dans la précipitation le corps en nous voyant arriver. Une étiquette à code-barres pendait à son orteil, ultime trace administrative.

Elle nota ses conclusions dans un grand registre, puis déclara, avec une forme de tendresse fatiguée :

« Bon, elle n'a tué personne. Elle est morte de vieillesse. La chanceuse. Décès naturel. »



Elle se tourna ensuite vers Charon :

« Dépose madame sur un autre brancard métallique. Installe ton passager sur la table, puis emmène notre vieille dame en Section SVD 28081992, Section Vieilles Dames. Le transfert définitif se fera plus tard. »

Charon s'exécuta sans un mot. Il déposa délicatement le nouveau corps sur la table d'examen, puis sortit de la salle pour ranger le corps de la femme dans l'entrepôt.

« Vous voyez, Monsieur Praxitèle, la guérison n'est pas au programme. On ouvre, on zieute, on recoud. Et on passe au suivant. On cherche dans la bidoche ce que les gens n'ont jamais osé dire à voix haute.

Parfois, on tombe sur du sublime. Parfois, sur du pathétique.

Alors nous, on fait ce qu'on peut. On classe, on note, on rédige une dernière description et on envoie le cadavre là où sa vie l'a destiné quelque part de l'autre côté du Styx, sans cérémonie inutile.

Allez, installez-vous bien, prenez votre carnet et gribouillez.

N'hésitez pas à vous rapprocher si vous voulez admirer de plus près la beauté crue de l'anatomie intérieure. Et surtout, laissez votre regard se perdre dans les détails qui, d'ordinaire, échappent à l'œil non averti. »



« C'est un peu rouge, un peu gluant... du sang, de la chair, de la merde. Mais bon, quelques images bien saignantes donneront un peu de vie à votre article, histoire de captiver le lecteur dès les premières lignes. Dans un premier temps, nous allons commencer par examiner les causes du décès. Ensuite, dans un second temps, nous nous pencherons sur l'âme du défunt pour déterminer sa destination finale. Al-lons-y, j'ouvre Monsieur. »

Elle retira d'abord les couverts plantés dans les côtes, une fourchette, deux couteaux. Elle les déposa sur la tablette à roulettes.

Miss Moore abaissa la lumière articulée au-dessus de la table en inox. Puis fixa le corps un instant, se rapprocha sans brusquerie, et déclara :

« Homme Cinquante ans. Corps nu, allongé en décubitus dorsal. Morphologie fine, poids estimé à soixante kilos. Taille estimée à un mètre quatre-vingts.

Pas de surcharge pondérale, pas de signes visibles de négligence corporelle. Peau pâle. Aucun tatouage. On constate qu'il prenait peu soin de lui. Tête rasée. Corps peu velu. Ongles rongés. Aucune bague. »

« Présence de discrètes ecchymoses anciennes sur les avant-bras, sans lésion ouverte. Le visage a été atteint. Fortement. On a un hématome frontal gauche, l'arcade sourcilière droite est enflée, l'os nasal semble cassé. L'œil droit est tuméfié,



probablement une hémorragie interne. Lèvre supérieure éclatée. Mâchoire inférieure déviée. »

Miss Moore se pencha alors au-dessus du corps, scalpel en main, le regard précis et calme. Elle observa encore, sans parler, puis s'apprêta à inciser, selon le protocole médico-légal classique d'un professionnel expérimenté et aguerri.

« Cause probable du décès : une rencontre impromptue, frontale et désordonnée avec le bac à couverts d'un lave-vaisselle. Mort ménagère, domestique et absurde. »

Elle incisa la peau avec la précision d'une chirurgienne expérimentée. La couche sous-cutanée révéla rapidement l'étendue du carnage. L'examen mit en évidence des atteintes tissulaires multiples, compatibles avec un traumatisme violent.

« Thorax : multiples lacérations. Deux côtes cassées, la quatrième et la cinquième, côté droit. Aucune chance que ce soit de l'ostéoporose. C'est du contact direct, franc, avec de l'acier piquant. Une fourchette, sans doute. »

Elle écarte les tissus avec ses doigts, procède à une observation méthodique, puis laisse son regard se fixer quelques secondes, comme pour valider une hypothèse préalable. Le geste est mesuré, dépourvu d'hésitation, inscrit dans une routine d'examen. Elle vérifie mentalement les éléments relevés avant de poursuivre, sans manifester la moindre réaction apparente.



« Le foie, lui, n'a pas aimé. Lobe gauche entaillé net. Belle plaie franche, six centimètres. »

Elle inspecte plus bas.

« Une autre perforation ici, au niveau de l'intestin grêle. Propre, presque chirurgical. Un couteau à pain ? Non, à huîtres car il reste des morceaux de coquille. Mais qu'importe. »

Pas d'agression, pas de lutte, ni alcool ni drogue. Juste un homme distrait, pieds nus, glissant sur un carrelage trop propre, empalé sur une machine trop chargée.

Miss Moore referma les tissus d'un geste méthodique. Plusieurs points de suture, noués serrés.

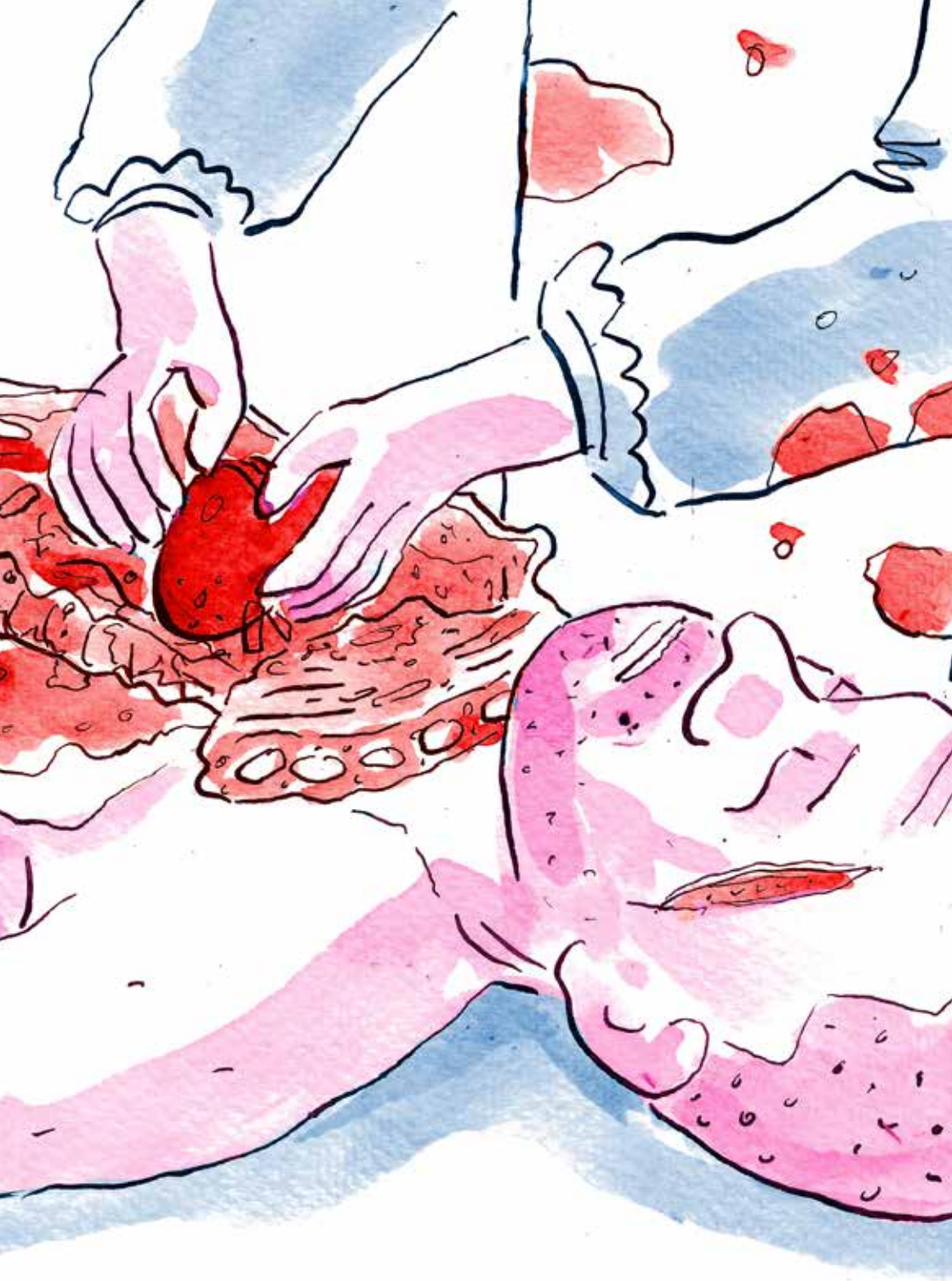
« Décès par hémorragie interne massive. Rapide. Il n'a pas dû beaucoup souffrir. Juste l'humiliation de mourir le nez dans un lave-vaisselle. »

Elle griffonna quelques notes dans le registre.

« Décès accidentel, Code S.P.Q.R. 1992.8.4 : il a trébuché et a trouvé la mort en chutant sur le bac à couverts d'un lave-vaisselle. »

Elle se tourna vers Praxitèle.

« La tragédie a évolué. »



« Autrefois, c'était les dieux qui décidaient. Aujourd'hui, c'est une fourchette qui détermine le tragique. Et maintenant, ouvrons le cerveau pour étudier les traumatismes psychiques. Donc après l'examen externe, nous passons à la phase interne. Le corps repose toujours en décubitus dorsal sur la table d'autopsie. Je commence par une incision bitemporale, d'un pavillon auriculaire à l'autre, suivant un arc régulier au sommet du crâne. Le cuir chevelu est décollé, replié vers l'avant et l'arrière, découvrant la voûte crânienne. »

La scie entre en action, entame l'os, trace un cercle parfait. La calotte est retirée, dévoilant la dure-mère. Sous cette membrane blanchâtre, tendue à la manière d'une toile, le cerveau repose.

« À première vue, il y a eu une hémorragie rapide, du sang s'est infiltré sous les méninges, tapissant les sillons d'un rouge sombre et luisant. En profondeur, une masse brunâtre déforme les tissus, molle, spongieuse. Les ventricules sont dilatés, envahis par ce sang épais, et les structures alentour sont comprimées. »

« J'incise la dure-mère. »

« Le cerveau apparaît bien formé, sans trace de pathologie manifeste. Les sillons corticaux sont un peu marqués, un possible signe de stress chronique. Peut-être d'épuisement mental. Ce genre d'usure lente qui ne laisse pas de traces apparentes mais qui épuise jusqu'à la dépression. »



« Les lobes frontaux sont légèrement atrophiés. Ce n'est pas rare chez des sujets exposés à une longue frustration émotionnelle. Ici résidaient ses fonctions décisionnelles, ses élans, ses désirs. On imagine ce qu'ils ont dû endurer, comprimés par des années de renoncements. C'est là qu'il rêvait d'ailleurs, qu'il pensait à fuir, sans jamais le faire. »

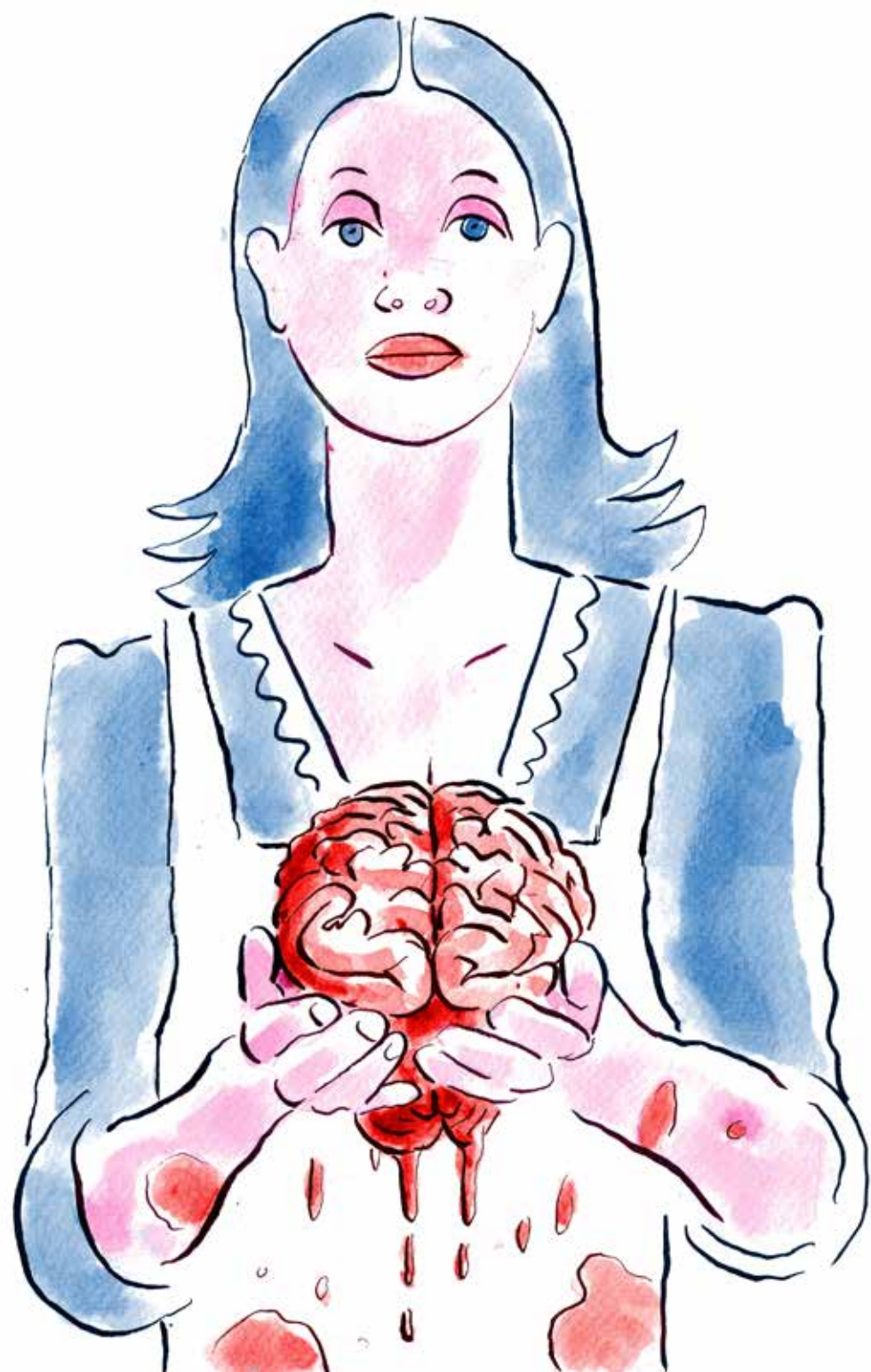
Elle poursuit l'extraction. Les nerfs crâniens sont sectionnés, les vaisseaux détachés un à un, la moelle allongée tranchée proprement. Elle retira le cerveau de sa boîte crânienne avec ses deux mains et en évalua le poids. Il pèse plus ou moins 1 kg 300 g sachant que le poids ne correspond pas à l'intelligence.

« Ce cerveau n'était pas malade, juste épuisé. Usé jusqu'à la corde par la répétition de gestes invisibles : métro, boulot, dodo... et tout ce qui s'empile entre les deux. La vaisselle, les courses, les lessives. Une accumulation de tâches banales mais constantes, cette charge mentale, sourde et pesante. La routine transformait son existence en un état de zombie, sans souffle. À force de fonctionner ainsi, il finit par s'éteindre sans bruit, happé par un quotidien sans fin. »

J'interrompis Miss Moore à la fin de son exposé.

« Dans quelle région du monde des ombres s'apprête-t-il à partir ? », lui demandai-je alors.

« Il partira avec vous. Charon sera votre guide. Il vous fera faire un petit tour sur l'autre rive pour emmener Monsieur à sa résidence éternelle. »

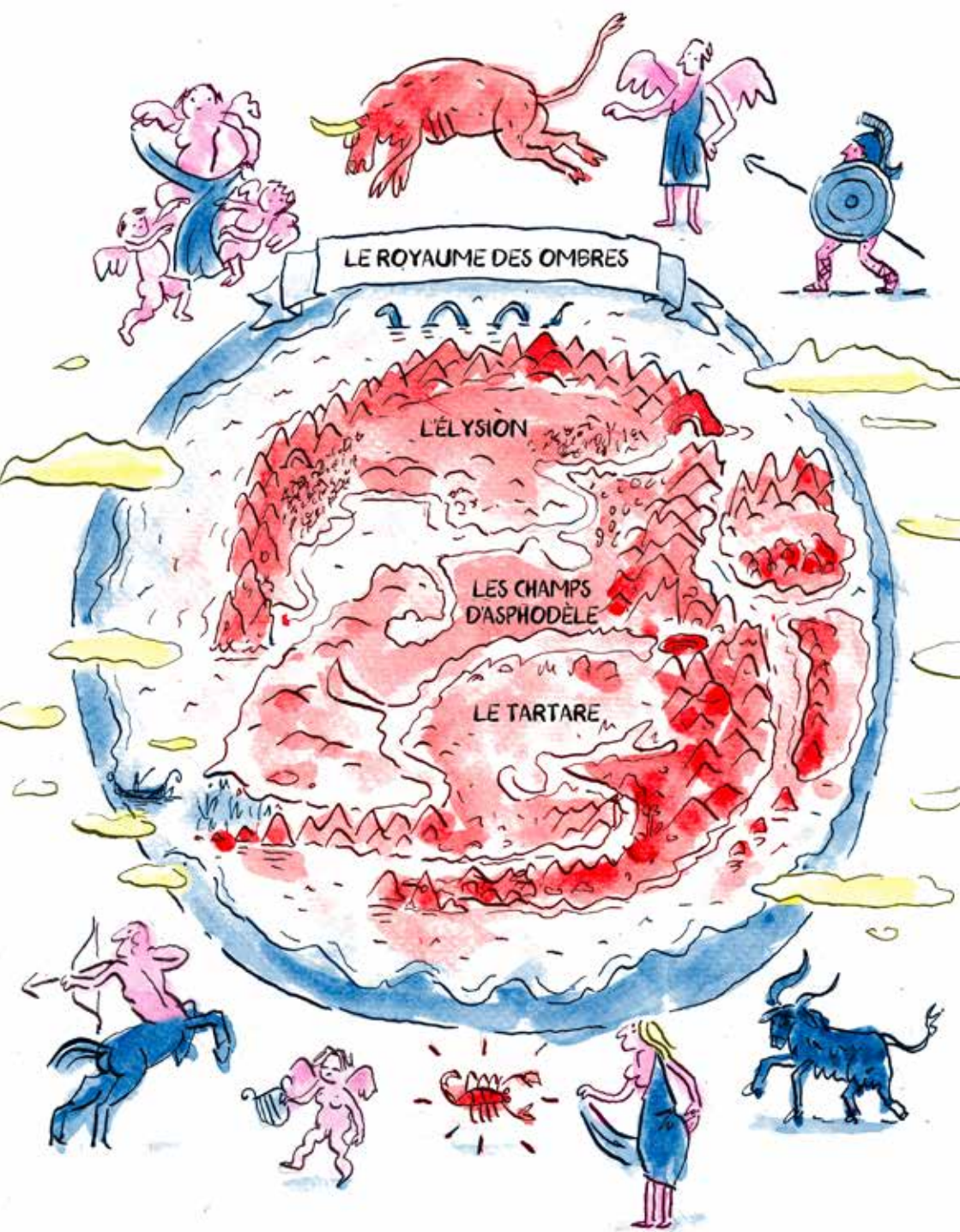


Elle continua :

« sachez que le royaume des ombres est divisé en plusieurs quartiers. Le royaume des ombres est un lieu où vont s'entasser les âmes des défunts. C'est un lieu où chacun trouve une place selon la qualité de sa vie vécue. D'abord, il y a le secteur des Champs d'Asphodèle. Une immense plaine terne tel un dimanche après-midi à Charleroi ville. C'est là que végètent les âmes ordinaires, les tièdes, les médiocres, les ni-bien-ni-mal. Pas de fête, pas de larmes, pas même une partie de belote pour tromper l'attente, seulement l'oubli, l'ennui profond, celui qui s'installe tel une conférence diffusée sur France Culture sur l'impact psychologique des marées sur la libido des palourdes. Le sol est recouvert d'une herbe anémique qui semble avoir renoncé à toute ambition chlorophyllienne, et l'air y flotte comme une soupe tiède servie sans sel ni bouillon. Les âmes y déambulent mollement, à mi-chemin entre le sommeil profond et l'attente d'un bus qui ne viendra jamais.

« Plus loin, on trouve les Champs Élysées, ou Élysion, ce petit paradis lumineux réservé aux héros, aux vertueux, et à tous ceux que les dieux, dans un excès de zèle sélectif, ont décidé de récompenser. Le major de promo, le citoyen modèle, celui qui trie ses déchets organiques sans y mettre d'agrumes. Des êtres si propres sur eux qu'on se demande s'ils ont jamais transpiré. Franchement, ces parfaits sont franchement louches. »

« Et puis, tout en bas, dans le coin le plus sombre et le moins



ventilé du royaume, il y a le Tartare : la prison de haute sécurité des Enfers. Un endroit où les âmes des grands détraqués de l'Histoire mijotent à feu lent dans leur propre absurdité. Sisyphe⁶³ y pousse sa pierre tel un culturiste sans espoir, Tantale⁶⁴ regarde l'eau couler en salivant, et les Danaïdes⁶⁵, pauvres filles, font la vaisselle pour un banquet qui ne vient jamais.

Mais le vrai clou du spectacle, c'est le quartier des tyrans, là où l'histoire a laissé ses plus beaux monstres. Charon vous proposera sans doute une visite guidée non exhaustive dans la zone-haute sécurité du Tartare, là où par exemple, séjourne l'oncle Adolphe, désormais rebaptisé Shlomo Hitlerowitz, en pleine réorientation théologico-identitaire. Il purge une peine dans un camp de rééducation mentale, conçu pour développer chez lui une conscience sioniste de base et, soyons clairs, lui inculquer les fondements d'un judaïsme élémentaire. Une entreprise délicate, vu son curriculum vitae. Chaque matin, il se réveille à la fois circoncis et allemand noir, ce qui alimente en lui de profonds conflits intérieurs et nuit gravement à sa concentration. »

« Pour accéder au royaume des morts, il faut d'abord traverser le Styx. C'est Charon qui vous fera franchir le fleuve. Mais ça, vous le savez. D'ordinaire, il ne fait jamais crédit, pas de traversée sans obole. Mais exceptionnellement, pour vous, il fera une entorse à la règle : embarquement gratuit, privilège journalistique oblige. »

Elle ajouta :



« Devant l'afflux toujours croissant et inexorable des âmes défuntes, il a fallu organiser les Enfers de façon méthodique : en secteurs, rues, avenues, voies, blocs, selon la date du décès. Une véritable cartographie cadastrale de l'au-delà. Par exemple, notre défunt sera affecté aux Champs d'Asphodèle, secteur Vie quotidienne, avenue 1992, rue 8, bloc 4. Il est mort le 4 août 1992. Son numéro d'identification : S.P.Q.R. 1992.8.4, pour Secteur Pour Quotidien Répétitif. Sa mission ? Cuisiner, mettre la table, débarrasser... et recommencer, pour l'éternité. »

Mais attention ! Lorsqu'on ne pense plus à vous, lorsque toute trace de votre passage dans le monde des vivants disparaît, vous commencez à vous effacer. Lentement. Vous devenez un spectre, un fantôme libéré de toute corvée, condamné à errer sans but. Vous oubliez tout, jusqu'à votre propre nom. Vous devenez le néant. Un fantôme. Et finalement, c'est peut-être ça, le vrai repos.

Je l'interrompis avec une question.

« Vous me parlez d'obole, de monde antique... mais enfin, en 1992, qui croit encore à ça ? Qui sacrifie une chèvre à Apollon sans finir dans la rubrique faits divers ? »

Miss Moore sourit.

« Il reste quelques fidèles. Les étudiants et professeurs de grec ancien, pâles créatures penchées sur Homère pendant que leurs camarades festoient. Ceux du latin, convaincus que



décliner *rosa* leur ouvrira toutes les portes et qui n'hésitent pas à s'en servir pour briller en société : *Veni, vidi, vomui*. Je suis venu, j'ai vu, j'ai vomi. »

« Il y a aussi les passionnés de musées et de ruines, qui s'émeuvent devant une amphore brisée de l'époque archaïque ou quelques fragments de latrines antiques mycéniennes. »

Puis Miss Moore ajouta doucement :

« Et bien sûr, il reste les Grecs. Eux y croient encore, par tradition, réflexe ou superstition. Peut-être aussi parce que, là-bas, quand il pleut, certains disent que Zeus urine, surtout après avoir bu un peu trop de retsina. Beaucoup gardent une obole au fond d'une poche, juste au cas où il faudrait un jour traverser le Styx. Car nul ne veut errer des siècles sur ses rives, faute de monnaie. »

Miss Moore reprit alors le cerveau, le remit en place et le recousit, d'une main ferme.

Le téléphone sonna. Elle décrocha tout en s'allumant une cigarette.

« Allô ? Oui, cinquante petits vieux grecs viennent de tomber dans un précipice. Eh oui, les routes sont tortueuses le long du golfe de Corinthe. »

Elle ricana doucement.



« Sur la route de Delphes, en plus. Une jolie offrande aux dieux pour la Pythie. »

Elle couvrit brièvement le combiné de la main, se tourna vers moi :

« Je vais devoir écouter », dit-elle.

« Charon, qui vient de revenir de l'entrepôt, va vous emmener de l'autre côté, avec votre trépassé. Il vous accompagnera, comme prévu, jusqu'à sa destination finale. »

Je saluai Miss Moore d'un geste de la main, sans prononcer un véritable adieu et je suivis Charon qui poussait notre cadavre vers le fond de l'entrepôt. Elle, toujours au téléphone, gloussait en évoquant avec son interlocuteur ce petit massacre de retraités hellènes.

Elle me lança un clin d'œil étrange. Un clin d'œil étrange, à mi-chemin entre la complicité et la menace douce. Un de ceux qui disent à très bientôt .





Chapitre VI

Je marchais derrière Charon depuis un long moment dans l'entrepôt. Soudain, une lueur pâle fendit l'obscurité. Nous nous en approchâmes.

Un quai apparut, bordant une étendue d'eau noire. Une embarcation y était amarrée. C'était la barque de Charon.

La coque de bois, rongée par le temps, avait été modifiée. On y avait greffé des plaques de métal sur la coque : l'esquif avait légèrement évolué, mais conservait son allure funèbre.

Charon déposa le corps à la proue. Il tenta ensuite d'ouvrir la bouche du cadavre. La mâchoire, figée par la mort, résista. Les muscles raidis tiraient sous ses doigts. Il força doucement, jusqu'à ce qu'un léger craquement relâche la tension. Il glissa deux doigts à l'intérieur et en sortit une pièce froide et gluante, qu'il jeta dans un grand sac déjà rempli d'autres oboles.

« Une obole de plus ! » dit-il avec la lassitude d'un fossoyeur en début de service.

« Allez, » ajouta-t-il d'un ton complice, « on y va, mon brave Praxitèle. Installez-vous à l'arrière, vous serez mieux pour profiter du paysage. »

Je m'exécutai. Il détacha les bouts qui nous retenaient encore

au monde des vivants, puis lança, d'un ton presque joyeux, savourant le frisson du départ :

« En route. Et vogue le navire. »

Charon avait toujours une gaule⁶⁶, et non la gaule. Il l'utilisait pour pousser sa barque sur les eaux du fleuve frontière.

On s'éloignait lentement du rivage, là où les ombres disparaissaient. Derrière nous, le monde des vivants s'effaçait. Le silence pesait, dense et étouffant.

Seuls persistaient le clapotis épais de l'eau contre la coque et le raclement sec de la perche sur le fond du fleuve.

Charon avait le regard fixe, comme rivé à un point lointain que je ne pouvais discerner. On sentait que son esprit errait bien au-delà des rives du visible.

Le vent s'arrêta. L'air devint plus chaud. La rive d'origine n'était plus que du noir.

Soudain, des coups légers vinrent heurter la coque. Cela produisait de petits bruits sourds, irréguliers.

— C'est quoi, ça ? demandai-je inquiet.

— Rien de grave. Le Styx charrie bien des choses, répondit Charon.



Je me penchai au-dessus de l'eau. Le courant emportait une marée noire de détritus, bouteilles en plastique, boîtes de conserve, paquets de cigarettes, vestiges de l'humanité en tout genre.

Cette partie du fleuve avait des allures d'égout à ciel ouvert. Et là, entre deux remous chargés d'une âcre odeur de vase et d'égouts, je crus distinguer un visage.

Il me regarda. Puis il disparut sous la surface, aussi soudainement qu'il était apparu, avalé par les immondices. Même au cœur des eaux les plus noires du Styx, les ordures humaines réussissaient à salir les flots éternels.

L'autre rive se teintait de rouge, de plus en plus intensément. Mais rien encore de vraiment distinct.

Un léger brouillard s'éleva au-dessus de l'eau, flottant comme un voile fragile qui brouillait les formes et transformait le paysage en une vision incertaine et irréelle. Tout paraissait en suspens, l'impression de traverser un entre-deux mondes.

C'est alors que Charon rompit le silence :

— Elle approche.

— Qui donc ? demandai-je.

— Eh bien... elle.



À peine avait-il parlé qu'une femme apparut, assise juste en face de moi. Son corps laissait filtrer la lumière. Elle portait une robe blanche richement brodée. Les manches étaient traversées de fines bandes dorées. Le tissu, lourd, tombait avec une perfection rigide, sans le moindre pli. Autour de son cou, elle portait une fraise en dentelle amidonnée, soigneusement façonnée en un cercle rigide. Son visage était translucide.

Charon rompit le silence :

— Bonjour, Madame la spectre.

Personne ne connaît son prénom. Elle erre sur le Styx depuis des siècles.

Elle répondit d'un ton hautain :

— Dieu vous garde, noble batelier. Dites à ce peintre de pacotille qu'il me fasse mon portrait, et ce, de la plus belle manière qui soit. Et s'il s'y refuse... qu'on le fasse bastonner sans délai !

— Ne t'en fais pas. Elle est vraiment très vieille France, dit Charon. Tu sais, Charon, je vais obtempérer. Si ça peut lui faire plaisir. Je me mis à dessiner. Une fois l'ébauche finie, je la lui montrai.

Elle s'exclama :

« Par ma foi, et la barbe de saint Glinglin ! Quel est donc ce gri-



bouillis mal embouché ? Qui vous a appris à manier le crayon ainsi ? Ventre-saint-gris ! Vous feriez mieux de délaissier telles inepties, et chercher métier plus seyant à votre estat ! »

Elle se leva sans un mot, jeta mon gribouillis dans les eaux stagnantes du Styx, puis disparut, aussi brusquement qu'elle était apparue. Il fallait se rendre à l'évidence : Charon n'était pas un aimable mythomane, mais bel et bien ce qu'il prétendait être le passeur. L'apparition de ce spectre ne laissait plus de place au doute : le surnaturel existait, et nous étions en route pour les Enfers. Le possible avait cédé la place à l'impossible.

L'autre rive se révéla lentement, baignée d'une lueur rougeâtre. La chaleur irradiait de la terre, en nappes épaisses, saturant l'air d'un souffle brûlant. Chaque inspiration brûlait la gorge. L'atmosphère était chargée de soufre.

En atteignant l'autre rive, un appontement prit forme dans l'étouffement ambiant : une silhouette décharnée, usée par les siècles. Des échardes noircies perçaient la surface, et des vapeurs âcres montaient entre les planches, mêlant l'odeur du bois pourri à celle de la cendre. Nous accostâmes. Un choc sourd contre le quai fit frissonner l'embarcation. Charon descendit sans un mot. Le bois plia sous ses pas, saturé d'humidité et de pourriture.

Charon me lança d'un ton sans appel :

— Aide-moi !



Nous saisismes le cadavre, chacun d'un côté, comme s'il s'agissait d'un vulgaire sac de pommes de terre. Nous descendîmes de l'embarcation. Devant nous, un monde déformé, fait de brume rouge et de silhouette noire charbonneuse. Un guichet se dressait, seul, au bout de l'embarcadère. Un squelette se tenait derrière le guichet, aussi vivant qu'un poisson mort dans son bocal. Charon frappa la vitre.

— Allez, on se réveille là-dedans !

Le squelette sursauta, remplaçant son crâne sur ses épaules avec ses frêles phalanges. Difficile de dire s'il dormait, ses orbites étant aussi vides que l'intérieur de son crâne. Charon, d'un ton autoritaire, digne d'un alcoolique commandant son galopin au comptoir, lança :

— Trois tickets ! Le squelette leva un sourcil ou du moins, ce qu'il en restait et répliqua avec une pointe de cynisme :

— Alors, tu fais visiter maintenant ?

Il tendit trois tickets.

— Trois allers simples, j'imagine...

Charon haussait à peine les épaules.

— Moi, de ton ticket, je m'en fous royalement. Mais je ne voudrais pas qu'on puisse dire qu'on resquille.



Nous nous assîmes sur un banc, tous les trois, juste à côté du guichet. Charon déposa le mort, le traitant tel un passager ordinaire.

À peine assis, qu'un tram surgit de nulle part. Le tram S.P.Q.R. (Secteur Pour Quotidien Répétitif).

Arrivés à notre hauteur, la porte avant du tram s'ouvrit dans un grincement métallique. Un squelette vêtu d'un uniforme de la S.T.I.B (Service des Transports Infernaux des Bruxellois), casquette sur la tête, nous fit signe de monter à bord.

— Vous vous arrêtez où ? demanda le conducteur.

— Au croisement avenue mille neuf cent quatre-vingt-douze et de la rue huit.

— Vous voulez dire au croisement de l'avenue mille-neuf-cent-nonante-deux et de la rue Ouite ? corrigea-t-il, avec un fort accent bruxellois marqué.

Apparemment, dans ce monde étrange, tous les conducteurs de tramway étaient bruxellois. Une bizarrerie de plus... même Charon ignorait pourquoi.

Charon monta dans la rame, portant notre cadavre sur son dos. Quant à moi, je le suivais, m'efforçant d'éviter de trop inhaler le fumet de sa charge.

Le tram se mit en route. Charon installa le cadavre sur la



banquette numérotée S.P.Q.R. 1992.8.4. Cette place lui était réservée depuis sa naissance, inscrite noir sur blanc sur son titre de transport.

Charon, une fois assis derrière notre cadavre, me dit :

— Avant de passer par le secteur S.P.Q.R. 1992, on fait un détour par le quartier des Tyrans ?

Je lui répondis sans détour :

— Aller les voir ? Allons bon. Ces braves petits tyrans. C'est de la saloperie humaine, des frustrés jusqu'à la moelle d'avoir raté leur examen d'humain.

Leur rendre visite, tu veux dire ? Comme on va au zoo voir des bêtes enragées. Allons. Ce serait leur accorder, à titre posthume, une dignité. Presque avoir de la compassion pour ces crevures à deux pattes. Il y a des limites à la charité *post-mortem*.

Charon dit :

— Je vois que mon petit Praxitèle s'énervé un peu vite. Pas de souci, chacun a ses névroses. Mais j'ai une idée qui me traverse l'esprit : et si tu rencontrais Praxitèle, le sculpteur, le génie ? Ton Homonyme . En plus, c'est non loin de notre point de livraison. Le titre de ton article est tout trouvé. Praxitèle le petit dessinateur rencontre Praxitèle le génie. Je trouvais sa suggestion vraiment fascinante. Mais que faisait



Praxitèle dans le Monde des ombres ? Il aurait dû être aux Champs Élysées. Avec tout le bonheur visuel qu'il a procuré à ses contemporains, et à toutes les générations qui ont suivi sa disparition...

Alors je dis à Charon :

— Franchement, quelle idée extraordinaire.

Charon me répondit simplement :

— Eh bien voilà, nous avons trouvé.

Sans un mot de plus, il s'approcha du conducteur et lui parla à voix basse. Il inséra une obole corruptrice dans le crâne du pilote.

C'est réglé. Le conducteur fera un arrêt à la station « Les Artistes », où nous descendrons rendre visite à ton homonyme. Il déposera ensuite notre passager un peu plus loin à sa destination finale.

Nous roulâmes. Nous roulâmes. Nous roulâmes une éternité. Peut-être une minute. Peut-être dix ans. Le paysage était un monde en ruines, figé dans un crépuscule brûlé. De temps à autre, des spectres erraient, sans but ni mémoire. Leurs silhouettes flottaient, traversant les pierres, répétant des gestes oubliés... des échos d'une vie qui n'existe plus. Le tram grinça, puis s'arrêta devant un panneau à demi consumé : Station « Les Artistes ».



Nous descendîmes du tram. L'atelier de Praxitèle se trouvait juste à côté de la sortie. Nous pénétrâmes dans cet espace de création à ciel ouvert. Partout s'élevaient des blocs de marbre et de pierre, le sol jonché d'éclats blancs. Sur des chevalets, ou simplement posées à même le sol, Praxitèle avait recréé ses œuvres célèbres : une Aphrodite de Cnide⁶⁷ à la grâce parfaite, et tout autour, des statues antiques représentant des corps idéalisés, sculptés dans le marbre.

Praxitèle nous attendait. Imposant, silencieux, presque figé comme ses propres sculptures. Il sourit, ce qui chez un sculpteur mort depuis 2 400 ans est une prouesse en soi.

— Je vous attendais, dit-il. Les êtres de chair et d'os sont rares, ici... On a surtout l'option « os seul ». Suivez-moi.

Il me scruta longuement, avec ce petit sourire énigmatique que portent ceux qui savent.

— Vous êtes donc reporter-dessinateur ? Quel drôle de métier. À mon époque, on rêvait de postérité. De mon temps, on ambitionnait l'immortalité dans le marbre, pas trois cases en noir et blanc dans un fanzine plié à la main et vendu au fond d'un bar associatif.

— Vous savez, répondis-je, la postérité... quand on voit comment tout finit, elle perd un peu de son glamour. Mais j'admire sincèrement votre travail...

Praxitèle eut un rictus.



— Merci pour vos billevesées. Je n'ai nul besoin de flatterie. Je sais que je suis un génie. Et vous, vous savez que vous ne l'êtes pas. Nous partons donc sur de bonnes bases. Venez.

Je le suivis, tel un bon petit soldat obéissant. Je gardai le silence, non par modestie, mais par prudence. On ne coupe pas la parole à un homme armé d'un marteau.

Charon, resté en retrait, glissa alors :

— J'espère qu'on ne vous dérange pas trop.

Praxitèle s'arrêta, puis déclara, avec gravité :

— Mon jeune homonyme, dit-il après un silence tragico-grec, j'ai une faveur à vous demander. Les modèles vivants sont rares part ici. Je sculpte des souvenirs, des fantômes... mais il me manque du vrai, du vivant. Accepteriez-vous de poser pour moi ?

Surpris par sa demande, je n'étais pourtant pas sûr d'avoir le choix.

— Pourquoi pas, mais mon corps tient plus du demi-dieu de cantine qu'un dieu de l'Olympe. En échange, je poserai des questions.

Il acquiesça.

— C'est entendu. Déshabillez-vous, montez sur ce socle, et



prenez une pose facile à tenir. Rappelez-vous : cette sculpture pourrait devenir votre seule postérité. Je m'exécutai sans gêne. Après tout, personne n'était là pour observer la scène. Je pris la pose : un pied en avant, les bras croisés, une main sur l'épaule opposée, l'autre tenant mon bloc de papier et un crayon. Et si un jour ma statue traversait le temps, elle témoignerait au moins de ma corporation. Celle des rêveurs mal payés, armés de papier, d'encre, et d'un humour douteux. Je me concentrais de toutes mes forces pour ne pas bouger. Être modèle, ce n'est pas aussi simple qu'on le croit. Il ne suffit pas de se déshabiller et d'attendre que l'artiste vous immortalise. Il faut tenir la pose, ignorer les fourmis dans les jambes, oublier qu'on est nu.

Praxitèle, lui, avait déjà saisi un burin et un marteau. Il s'approcha d'un bloc de marbre et, sans un mot, se mit à tailler. Des petits coups secs, précis, presque musicaux. Il allait vite, avec l'assurance de celui qui sait exactement ce qu'il cherche. Il commença par éliminer le superflu, ce qu'il appelait, dans un jargon purement praxitélien, « la caresse antagoniste ». Profitant d'un silence entre deux éclats de pierre, je lui posai une question :

— Mais... pourquoi n'êtes-vous pas aux Champs Élysées ? Vous l'avez bien mérité, non ?

Il haussa à peine les épaules, sans cesser de frapper.

— Ce n'est pas compliqué, dit-il. Les dieux de l'Olympe m'ont réquisitionné. Pour l'éternité. Ils veulent des statues,



encore et toujours. Leur besoin de décoration n'a d'égal que l'immensité de leur ego. À ma très grande surprise, alors que je pensais que nous étions seuls, des spectres surgirent derrière Praxitèle et Charon. Ils se placèrent comme s'ils allaient assister à une représentation théâtrale. Au début, ils n'étaient que quelques-uns, mais la foule fantomatique s'épaissit rapidement, jusqu'à former une véritable assemblée. La situation devenait gênante : nu, exposé au regard de tant d'yeux invisibles. Je finis par lui poser une question à voix basse, persuadé que personne ne l'entendrait :

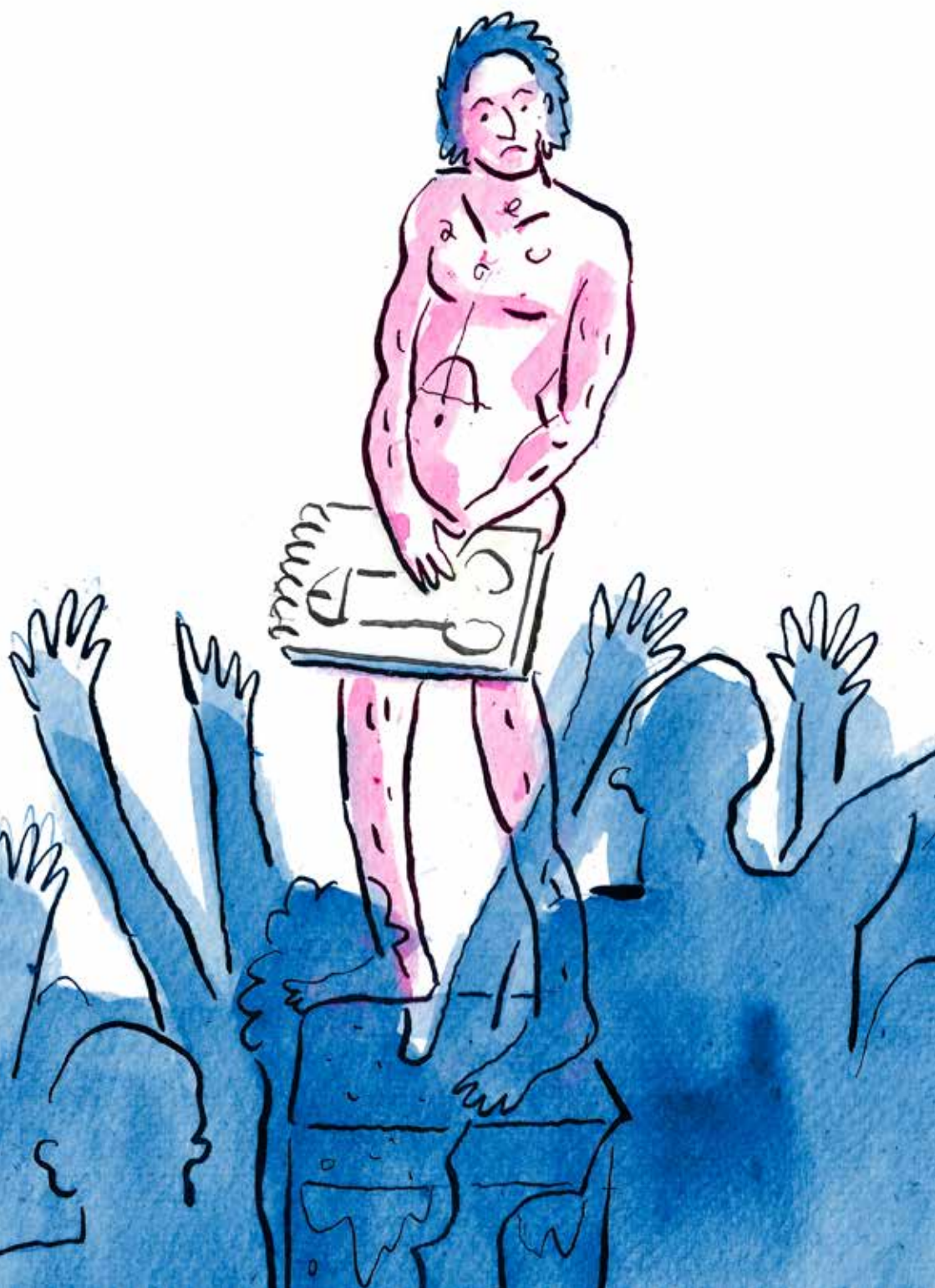
— Vous sculptez ma tête, ou vous me sculptez en pied ?

C'est alors qu'un spectre dans la foule s'écria avec gouaille et vulgarité : « Il sculpte ta bite ! » Une autre spectatrice renchérit : « Oui, un grand phallus, comme celles des colonnes ithyphalliques du sanctuaire de Dionysos sur l'île de Délos !

C'est là que Charon se retourna brusquement, l'air sévère :

— Calmez-vous, « spectresses » en rut...

C'est à ce moment-là que je commis l'irréparable : dans un élan de pudeur, je plaçai mon bloc de papier devant mon intimité. Et c'est là que tout dérapa vraiment. La foule, jusque-là vaguement curieuse, se mit à grogner. Des voix s'élevèrent, exigeant le retour immédiat de « l'oiseau » et raillant l'usage scandaleux d'une feuille de papier en guise de feuille de vigne. Certaines spectatrices spectrales semblaient franchement outrées. On aurait dit des bacchantes privées de vin.



Alors, dans un geste aussi désespéré que moqueur : je dessinai, sur la feuille couvrant mes attributs, un superbe organe. Stylisé. Proportionné. Presque héroïque. Une œuvre, en somme.

Ce fut l'émeute. Toute la foule de spectres s'agita, vociférant, gesticulant, avançant vers moi en un seul ectoplasme indigné. Ils passèrent à travers Praxitèle et Charon sans même ralentir, une colère translucide mais très palpable. Les spectres exigeaient que je me défasse de ce mince rempart graphique. La peur me submergea à la vue de cette marée spectrale qui avançait vers moi.

Je reculai d'instinct... oubliant que je me trouvais sur un socle.

Mon pied glissa. Je basculai en arrière. Le vide m'engloutit. Sous moi, le sol s'ouvrit en une plaie béante, et je tombai, entraîné dans un gouffre sans fond vers le néant, le noir absolu. Un vertige abyssal m'engloutit, ma chute m'entraînait toujours plus bas, vers un lieu inconnu.

Je perdis connaissance.





Épilogue

Je repris connaissance dans une obscurité totale. La sueur perlait sur ma peau. Je n'étais pas mort, pourtant rien ne filtrait à mes yeux. Le vertige de la chute et la peur qu'elle avait semée me revenaient en mémoire... Mais où avais-je bien pu atterrir ? Quoi qu'il en soit, j'étais conscient. Peut-être un recoin du néant où je serais condamné à errer pour l'éternité.

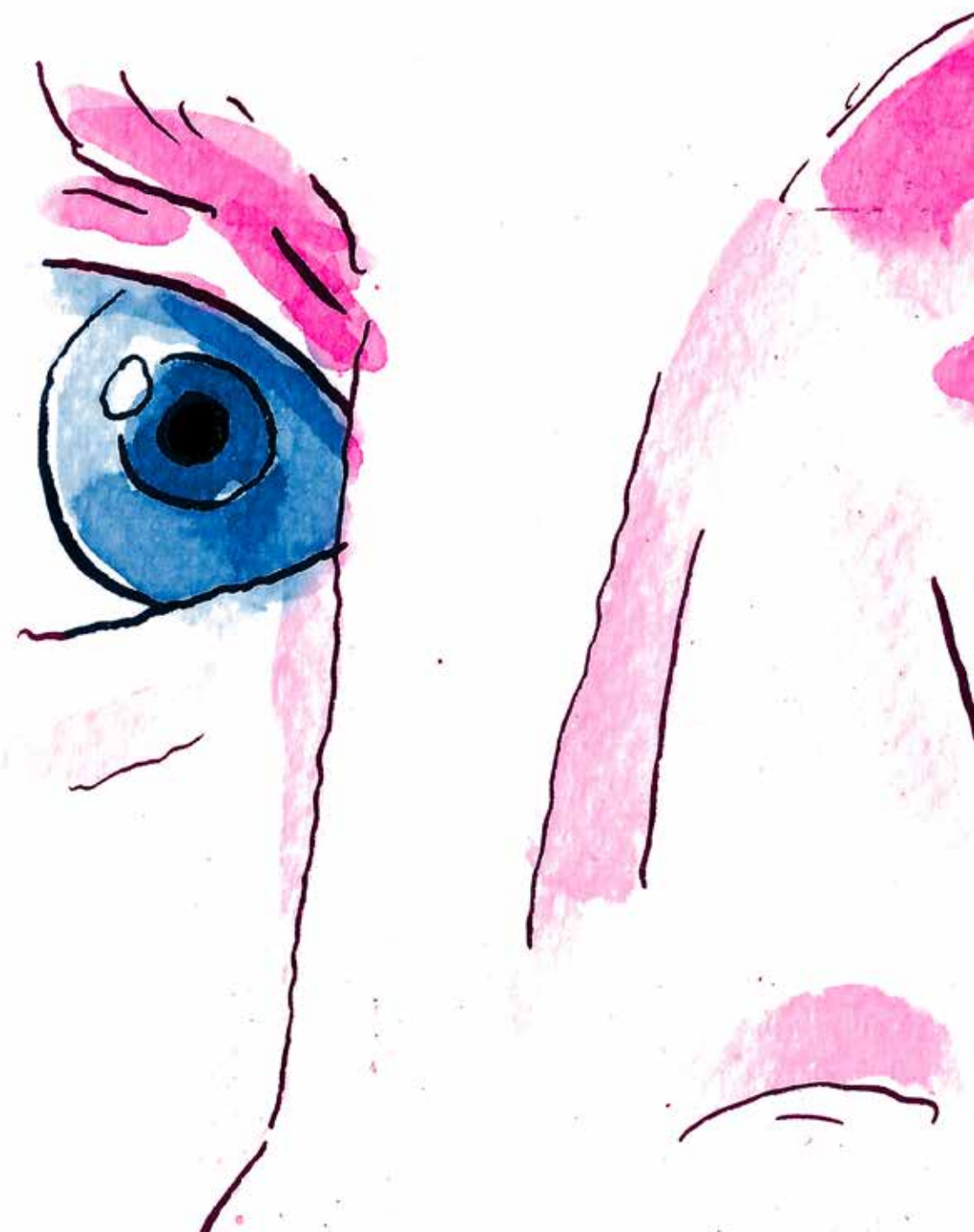
Un silence profond m'enveloppa, et ce lieu sans lumière ne m'était pas tout à fait inconnu ; il diffusait une douceur étrange, et apaisante. Autour de moi, une présence floue se faisait sentir, tel un voile immatériel. Cette obscurité dense sembla épouser chaque contour de mon corps, m'enveloppant dans une étreinte informe. Le temps lui-même paraissait se dissoudre, suspendu dans cet abîme feutré où mes peurs s'effaçaient peu à peu. Chaque battement de mon cœur résonnait dans ce vide ouaté, où le réel et le songe se confondaient.

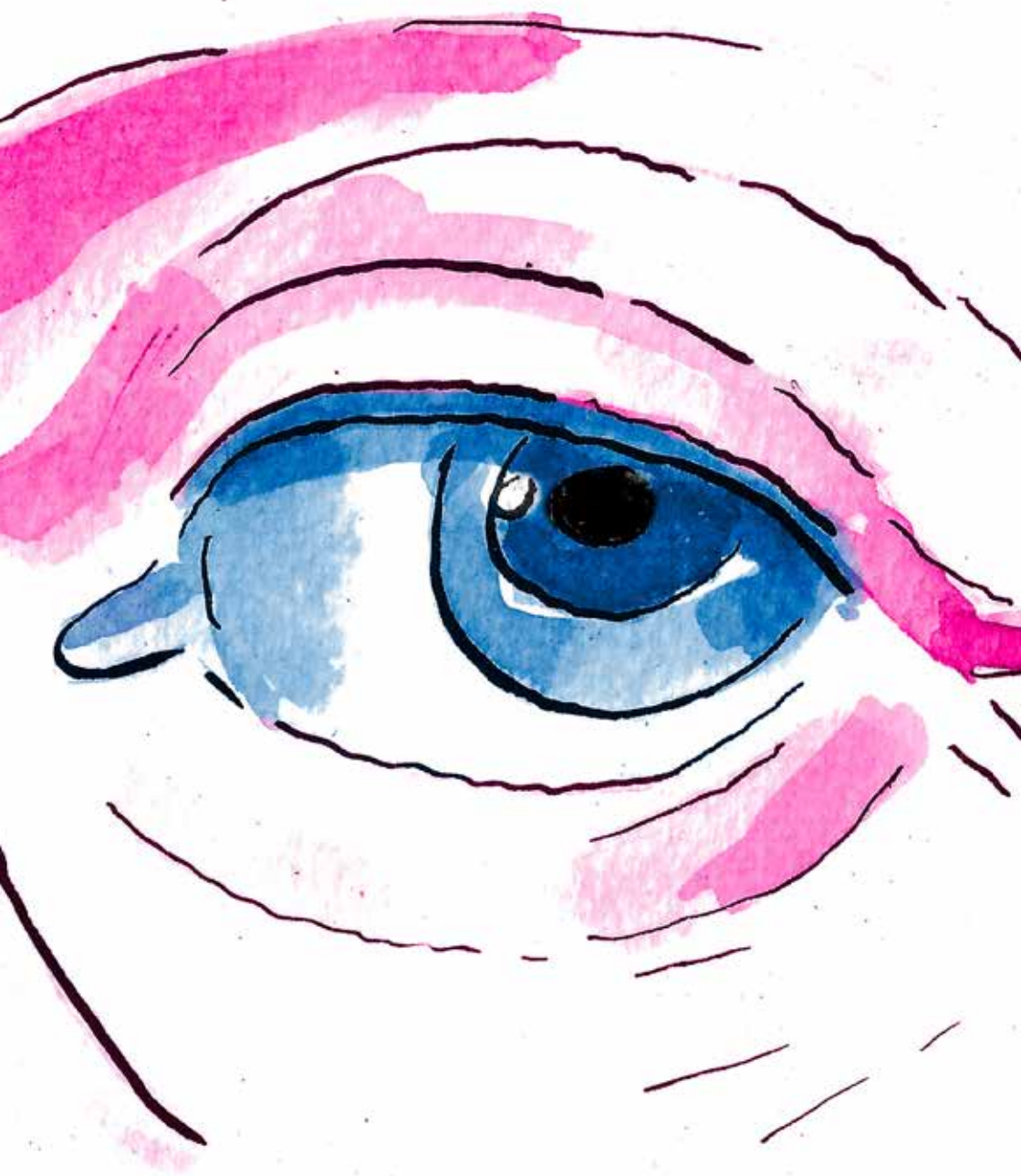
Peu à peu, je sentis mes membres, encore un peu engourdis. Je remuai un bras... et la lumière fut. J'avais atterri dans mon lit. Ce n'était qu'un détour par le royaume de Morphée⁶⁸.

Je me rappelai cette maxime latine surannée qu'il est toujours utile de se répéter chaque matin : *Carpe diem* « Cueille le jour » ou « Profite du jour présent ». Oui, le monde des ombres devra attendre. Je suis bel et bien vivant.



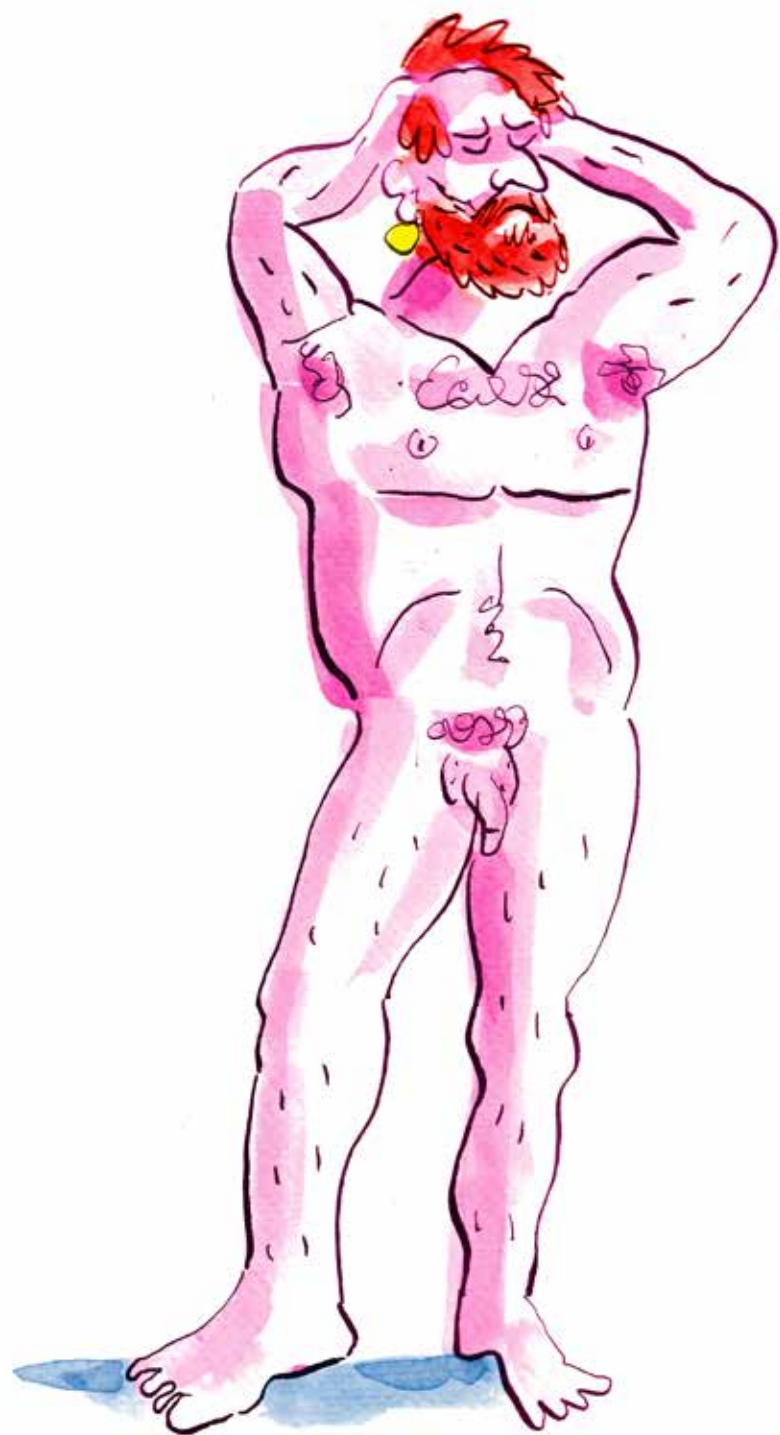






Lexique

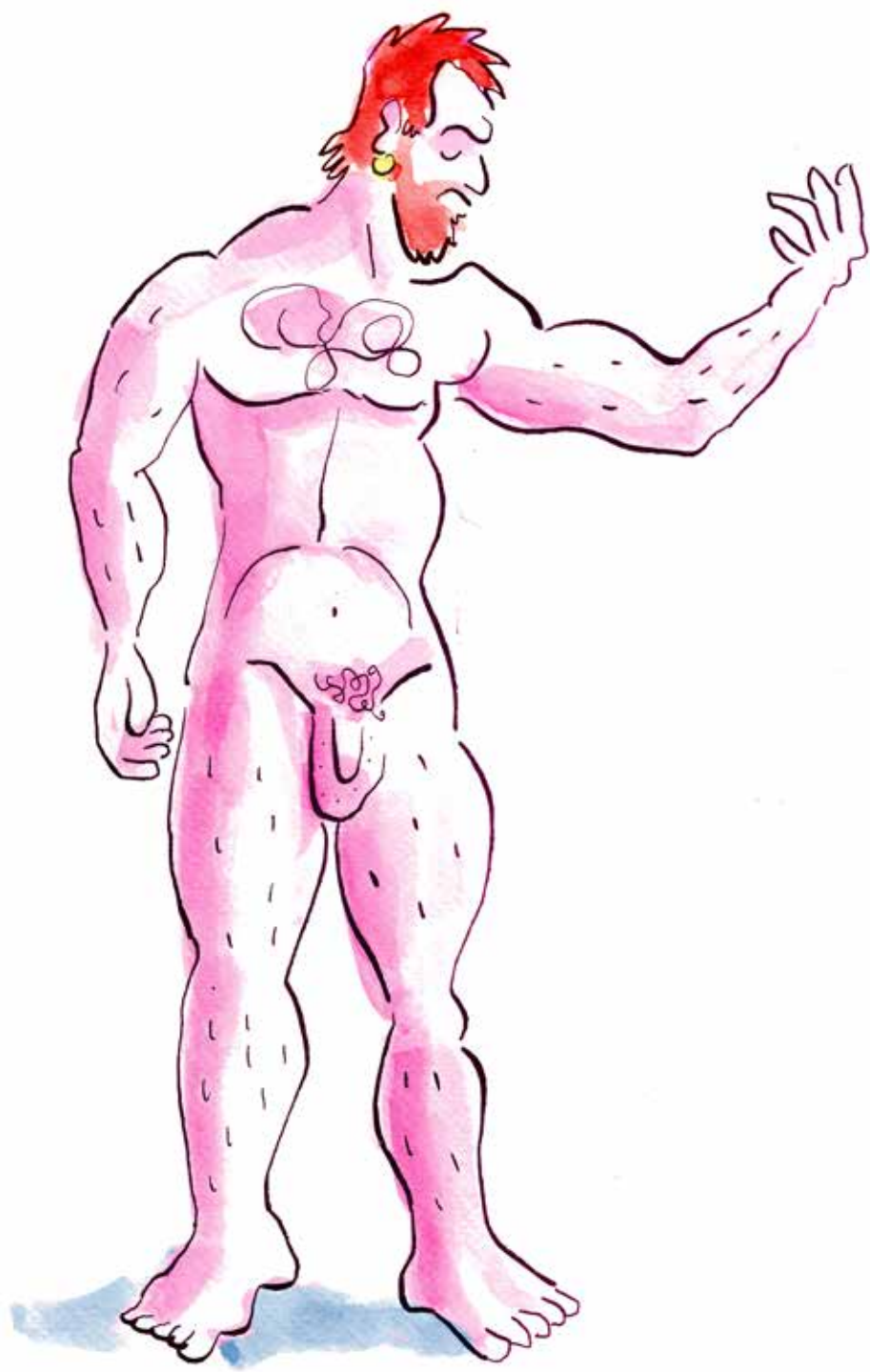




(1) **Charon** : misanthrope affable qui passe ses journées, ses nuits, et son éternité (ne chipotons pas) à ramer sur un fleuve noir comme un café turc oublié sur le feu.

Sa mission ? Faire traverser aux âmes le Styx. Un fleuve singulier : il ne coule pas, il stagne. Normal, quand on transporte des morts, on évite de faire des vagues. Il embarque tout le monde. Oui, tout le monde. Même ceux qui n'ont pas réservé. Il rame avec la gravité d'un fonctionnaire coincé au même traitement depuis l'Antiquité. Mais attention : pas de gratuité ! Sans obole, pas de passage. Et si vous n'avez pas cette petite pièce en bouche, vous attendez. Pour l'éternité. Coincé entre deux spectres belges qui débattent sans fin de politique communautaire. On le dit muet. C'est faux. Il parle. Mais personne n'est jamais revenu pour répéter ses paroles. Personne... à part moi. Je l'avais déjà rencontré... mais je ne m'en souvenais pas. Pas tout de suite. C'est lors d'une séance de modèle vivant que tout a commencé à remonter. En le dessinant, quelque chose m'a frappé : un détail dans sa silhouette, une manière de se tenir, un air à la fois distant et familier. Cela a éveillé en moi un écho étrange, comme un souvenir enfoui. Au fil des croquis, une sensation persistante s'est imposée, une intuition d'abord vague, presque dérangeante. Et puis, comme une brume qui se dissipe, le souvenir m'est revenu : je l'avais vu autrefois... dans un rêve. Un rêve oublié depuis longtemps, où je l'avais rencontré de l'autre côté. Et ce jour-là, lors de ce qui devait être sa dernière séance, il m'a lancé, un sourire en coin :

— « À la prochaine, mon bon Praxitèle ! »







(2) **Styx** : c'est un fleuve qui n'existe que pour signifier l'absence. Il ne coule pas vraiment. Il n'a aucun sens. Il est noir, mais pas de cette noirceur spectaculaire qui fascine. Il ne reflète rien. Il absorbe. Même le silence s'y sent de trop. On dit qu'il sépare la vie de la mort. Mais c'est faux. Il ne sépare rien. Il flotte entre. Un entre-deux. Un lieu sans lieu, un temps sans mesure. Il est ce qu'il reste quand plus rien n'a de forme.

Et c'est peut-être cela, au fond, le plus terrifiant. Le Styx n'est pas tragique. Il est inutilement éternel.

(3) **Érèbe** : ce n'est pas un endroit, c'est un égarement. Un lieu où l'on est, sans être là. Érèbe est un lieu souterrain, plus précisément au royaume des ténèbres. Très bien. Mais moi, je veux bien qu'on m'envoie dans les ténèbres... à condition qu'on m'allume l'obscurité !

Parce que dans Érèbe, y'a même plus d'ombre : c'est vous qui devenez l'ombre. Et quand vous vous cherchez... vous vous manquez. C'est comme si le silence avait fermé sa gueule. Et là, vous vous dites :

« Bon. J'suis où ? » Ben... vous êtes nulle part. Et encore, nulle part, c'est déjà un peu trop précis. Il n'y a que des ombres vagues et obscures qui errent. Mais, mais, mais... s'il y a des ombres, c'est bien qu'il y a quelque part une lumière ! Alors je cherche. Et plus je m'éteins, plus j'ai envie d'y croire. Parce que sinon... même les ténèbres n'ont plus de raison d'être.



(4) **Nyx** : rien à voir avec un *eyeliner* pour adolescentes. Ici, on parle de la Nuit avec une majuscule. Pas celle du marchand de sable ou des contes pour enfants. Non, la vraie, celle qui donne naissance au Sommeil, à la Mort, à la Discorde... une mère fondatrice du chaos, silencieuse et absolue, qui a enfanté tout ce qui nous empêche de dormir (les petits cauchemars et les listes « *to do* »). Pas besoin de hausser la voix. Même Zeus, qui pourtant a le CV d'un tyran mégalo et la libido d'un lapin sous stéroïdes, n'ose pas la contredire. Il l'évite. Parce que Nyx ne crie pas. Elle éteint la lumière.

(5) **Achéron** : cela sonne comme une marque de gel douche sombre, noir et gluant, pour les âmes viriles qui aiment sentir la cendre fraîche... Eh bien non. C'est un fleuve. Mais pas n'importe lequel : un fleuve des Enfers. Noir comme une panne d'électricité éternelle, et bien plus difficile à traverser qu'un embouteillage sur le périph' un lundi matin. Il serpente paisiblement, si tant est qu'un fleuve infernal puisse être paisible, dans les entrailles du monde souterrain, afin de compliquer encore un peu plus la vie des morts, comme si l'éternité sans café ne suffisait pas. On n'y pique pas une tête pour se rafraîchir : on y coule, on y glisse, on s'y perd. Et surtout, on n'en revient pas. Car ceux qui s'y mouillent les pieds savent qu'ils ont dépassé le point de non-retour. Achéron, c'est l'antichambre du néant, l'ultime escale avant le royaume d'Hadès, où les âmes patientent sans trop savoir si elles vont être recyclées, oubliées, ou juste condamnées à écouter Demis Roussos en boucle, jusqu'à supplier une surdité définitive.



(6) **Obole** : petite pièce qu'on donne... ou qu'on garde, selon l'humeur du jour. L'obole, c'est cette petite pièce qu'on donne à l'autre, à celui qu'on ne connaît pas, qu'on voit une minute et qui disparaît tout de suite après.

C'est un geste comme un autre. Un geste sans bruit, presque inutile, mais qui fait un peu de bien. Parce que ça soulage... ça fait comme si l'on avait fait quelque chose de bien dans un monde où faire quelque chose ne sert souvent à rien. Une obole, c'est une étincelle dans un océan d'indifférence. Et pourtant, elle brille... d'une lueur que l'on veut espérer éternelle, mais qui ne dure qu'un instant.

Avant, on la donnait pour faire passer le mort, comme si une petite pièce pouvait acheter l'éternité. Mais aujourd'hui, l'obole, on la donne pour se sentir un peu moins coupable d'être vivant, un peu plus humain d'avoir cette pièce qu'on n'utilisera jamais pour soi.

C'est drôle, l'obole : on la donne, mais au fond, c'est comme si c'était à nous-mêmes qu'on la donnait. Parce qu'on a tous besoin de se dire qu'on est un peu bons, un peu généreux, un peu... un peu plus que ce qu'on croit.

La vérité, c'est qu'une obole ne sert à rien, ni au mendiant, ni à vous, ni à moi. C'est juste une manière d'acheter un sourire, de donner une illusion de tout comprendre, sans rien comprendre du tout. Mais tant mieux... parce que c'est un beau geste.



(7) **Spartiate** : c'est un type de Sparte. Un Grec antique élevé à coups de triques, de bouclier et de privation, pour qui « luxe » voulait dire avoir deux olives dans la même assiette. Par extension, aujourd'hui, on dit qu'un mode de vie est spartiate quand il est austère : peu de meubles, pas de déco, et un matelas qui fait plus de mal qu'un entraînement militaire. Et puis, détail croustillant : « Spartiates » désigne aussi ces sandales plates à brides croisées, qui laissent vos orteils prendre l'air... et vos pieds prendre le froid. Comme quoi, on peut être à la fois un guerrier intrépide, un minimaliste endurci, et avoir les orteils qui dépassent.

Et si l'on pousse encore un peu, vivre de façon spartiate, c'est presque une philosophie : faire beaucoup avec peu, préférer la rigueur à la mollesse, et trouver la beauté dans la sobriété. Une école de vie, à condition d'aimer le vent qui passe sous la porte et les douches froides.

(8) **Cerbères** : c'est un chien pas comme les autres. Pas de câlins, pas de balles à lancer, pas de « viens ici, mon toutou ».

Non, lui, il est là pour te bloquer l'entrée de l'Enfer et te dire droit dans les yeux : « Tu veux passer ? Ben non ! » Il a trois têtes, histoire de bien te surveiller du coin de l'œil. Une pour regarder, l'autre pour te dévorer, et la troisième... ben, elle sert à faire peur. Cerbère, c'est un peu le gardien de boîte de nuit de l'au-delà, genre : « Tu n'es pas sur la liste, tu ne peux pas rentrer ! ». Et encore, avec trois têtes, il ne doit pas être simple à nourrir : trois fois plus de croquettes, et trois fois plus d'occasions de mordre le vétérinaire.



(9) **Phidias** : ce n'était pas un simple sculpteur. Avec de la pierre et de l'ivoire, il a créé des géants. Pas des figures maladroites, aux pieds boudinés ou aux têtes énormes. Non. Des géants qui semblaient presque vivants.

Il a sculpté *Athéna Parthénos*, la déesse d'Athènes, en or et en ivoire. Elle trônait dans le Parthénon comme une œuvre divine.

Aujourd'hui, il ne reste que des copies. Mais même ces copies gardent quelque chose de sa grandeur.

Et puis, il y a les métopes et la frise du Parthénon. Là, Phidias a raconté des histoires en sculptant la pierre : des scènes de dieux, de batailles, de légendes. Certains morceaux sont encore visibles à Athènes, d'autres sont au British Museum. Des fragments du passé... qui continuent de parler.

Et puis, surtout, il y a Zeus à Olympie. Phidias l'a sculpté. Pas juste une statue. Un dieu, immense, qui remplissait toute la pièce. Un Zeus plus grand que nature.

Aujourd'hui, il a disparu, réduit en poussière par le temps. Mais on en parle encore. C'est ça, la force de Phidias : créer des œuvres qui survivent, même quand le temps les a fait disparaître.

Ci-contre : Phidias travaillant sur sa statue de Minerve.



(10) **Lysippe** : sculpteur grec du IV^e siècle av. J.-C., surtout connu pour avoir rendu de grands hommes... encore plus grands, en modifiant les proportions classiques : petites têtes, longues jambes. Il inventa l'effet de contre-plongée bien avant la photographie. Sculpteur officiel d'Alexandre le Grand, il sut le représenter assez fidèlement pour flatter son ego, mais assez idéalisé pour l'éternité, tel un dieu. Polyvalent, prolifique, Lysippe aurait réalisé plus de 1 500 œuvres... ce qui laisse supposer qu'il dormait très peu, ou alors qu'il avait trouvé un stagiaire, payé en olives.

Ci-contre : Silène portant Dionysos enfant, une sculpture attribuée à Lysippe.

(11) **Scopas** : sculpteur et architecte grec du IV^e siècle avant Jésus-Christ, originaire de Paros, île connue pour son marbre... et pour ses habitants qui, apparemment, préféreraient sculpter plutôt que bronzer.

Contemporain de Praxitèle et Lysippe, Scopas fut l'homme qui mit de l'émotion dans le marbre : visages sombres, yeux creusés, bouches entrouvertes. On lui attribue une part de la décoration du Mausolée d'Halicarnasse, illustration parfaite de la façon dont le morbide peut se muer en beauté.

Là où ses collègues recherchaient la beauté idéale, Scopas préférait l'intensité dramatique, donnant à ses héros et à ses déesses un air de « je suis sublime, mais je souffre », une esthétique qui sera reprise plus tard par le mannequinat et la chanson française à texte engagée.



(12) **Polyclète** : dans la Grèce du V^e siècle avant Jésus-Christ, ce sculpteur décida que le corps humain devait obéir à des règles strictes, un peu comme si les muscles, les jambes et les bras étaient soumis à un contrôle esthétique permanent.

On lui doit l'invention du *contrapposto*, cette fameuse pose où une jambe porte tout le poids pendant que l'autre se détend, donnant à ses statues une silhouette toute décontractée. Sa pièce maîtresse, le Doryphore, devint l'archétype de l'homme parfait : ni trop grand, ni trop musclé, avec un équilibre qui ferait pâlir tout coach de gym moderne. Et comme s'il ne suffisait pas de sculpter, Polyclète rédigea un traité, le *Canon*, pour expliquer à ses collègues comment atteindre cette perfection.

Bref, il a transformé la statue grecque en équation de mathématiques appliquées... mais avec des biceps et un sourire impeccable.

Ci-contre : le doryphore qui signifie « porte-lance », attribué à Polyclète.

(13) **Myron** : sculpteur grec du V^e siècle av. J.-C., auteur du *Discobole*, ce lanceur de disque figé dans la perfection du mouvement. Aujourd'hui, on lance toujours des disques vinyles, CD, DVD, mais direction la déchetterie, entre un grille-pain connecté en burn-out et une imprimante qui n'a jamais imprimé. Le geste perdure, seul l'idéal a changé : viser juste... la bonne poubelle.



(14) **Praxitèle** : sculpteur grec du IV^e siècle avant notre ère, un magicien du marbre, un poète des formes, qui transformait la pierre froide en chair vibrante, en corps humains qui respirent, qui s'étirent, qui séduisent... Il a inventé la grâce, la sensualité et le réalisme dans la sculpture grecque : des dieux, des déesses, tous nus, parfaits, immobiles, et nous, pauvres mortels, on culpabilise avec notre pauvre petit corps flasque et ridé. Mais quelle audace ! Il osait montrer les dieux non plus comme des symboles figés, mais comme des êtres proches de nous, habités d'un souffle humain. Il a produit des merveilles comme l'Aphrodite de Cnide, première grande représentation féminine entièrement nue, célébrée pour sa douceur, son élégance et ce léger mouvement du corps, comme si elle venait tout juste de sortir du bain. On raconte que les visiteurs faisaient le tour de la statue pour admirer chaque courbe, chaque pli, chaque ombre. Et surtout son cul de toute beauté.

(15) **Hercule** : voyez-vous, c'est ce type à qui l'on a confié douze corvées impossibles juste pour prouver qu'il était le plus fort. Il tue le lion de Némée, terrasse l'hydre de Lerne, capture la biche de Cérynée, attrape le sanglier d'Érymanthe, nettoie les écuries d'Augias en un seul jour, chasse les oiseaux du lac Stymphale, capture le taureau de Crète, vole les juments de Diomède, arrache la ceinture d'Hippolyte, rapporte les bœufs de Géryon, cueille les pommes d'or du jardin des Hespérides et, finalement, capture Cerbère, le chien des Enfers. Et nous, pauvres mortels, on peine même à sortir les poubelles.



(16) **Phalanges** : ce sont ces petits os de vos doigts et de vos orteils, trois par doigt ou orteil, sauf pour le pouce et le gros orteil, qui n'en ont que deux. Une minuscule armée articulée, prête à saisir, pianoter ou frapper d'agacement.

Les Grecs ont repris ce mot pour nommer une formation militaire : des hommes serrés, avançant en rangs compacts, armés de longues lances appelées sarisses. Une phalange de chair ou de bronze, mais toujours unie, disciplinée et redoutablement efficace sur le champ de bataille.

(17) **Harpie** : dans la mythologie grecque, une harpie est une créature monstrueuse à visage de femme et à corps d'oiseau de proie. Elles symbolisent souvent la voracité, la colère divine ou la punition des hommes.

De nos jours, la harpie n'a plus besoin d'ailes : il lui suffit d'un portable dernier cri, d'une voix stridente et d'un compte Instagram. C'est une femme méchante, acariâtre ou cupide, quelqu'un de désagréable et agressif.

(18) **Nymphes** : dans la mythologie grecque, la nymphe est une jeune créature féminine, plus décorative qu'intelligente, habitant les forêts, les rivières et les montagnes. Sa principale activité ? Fuir un dieu barbu et libidineux, confondant séduction et sprint. La mythologie nous apprend ainsi que la nature est belle, la jeunesse sacrée, et que Zeus aurait été dénoncé par le mouvement #MeToo. Mais c'est aussi un stade chez certains insectes, entre larve et adulte, une sorte d'adolescente en quête d'identité.



(19) **Zeus** : chef suprême des dieux de l'Olympe, équivaut à un PDG céleste sans comité de surveillance, avec des pouvoirs illimités et une libido d'ours en rut. Fils de *Cronos* et *Rhéa*, il échappe de justesse à son père, qui, par peur d'être détrôné, avalait ses enfants à la naissance. *Rhéa*, excédée par cette ambiance familiale digne de *Dallas*, cache Zeus sur une île, le confie à une chèvre nourricière (véridique), et attend qu'il grandisse. Devenu grand, barbu et sûr de lui, Zeus fait vomir à son père ses frères et sœurs (Poséidon, Hadès, Héra, Déméter, Hestia), sans doute la première thérapie de groupe par régurgitation.

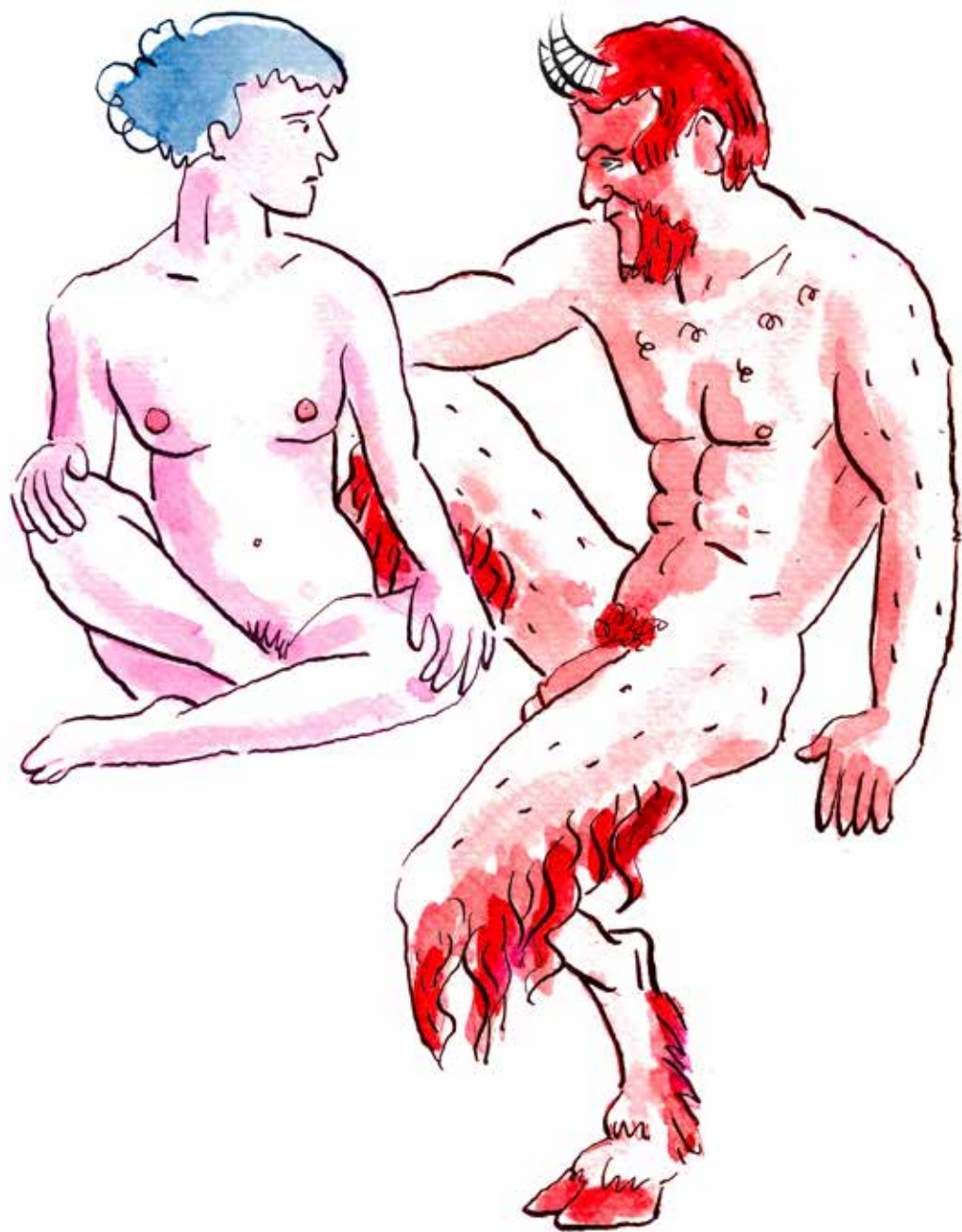
Ayant repris le pouvoir, il s'installe sur l'Olympe, répartit les rôles divins comme dans une réunion de service : Hadès hérite des morts, Poséidon de la mer, et lui garde le ciel, bref, tout ce qui rend bien en photo. Il devient ainsi le grand manitou de l'univers grec.

Mais attention : Zeus n'est pas seulement un dieu du ciel, il est aussi un dieu du cul. Un expert en métamorphoses amoureuses, prêt à devenir taureau, cygne ou pluie dorée pour séduire tout ce qui passe.

Il laisse derrière lui une descendance mythologique impressionnante : Héraclès, Persée, Hélène, Minos, Dionysos... et un paquet de drames familiaux. Marié à sa sœur *Héra* (la consanguinité n'effraie pas l'Olympe), il passe son temps à la tromper et à nier les faits. Zeus est à la fois garant de l'ordre cosmique et roi de l'infidélité divine.







(20) **Satyre** : créature mythologique grecque, mi-homme, mi-bouc, entièrement obsédé par ce qui se trouve sous la toge des nymphes. Le *satyre* passe son temps à courir les bois, les jupons et parfois les deux en même temps, flûte à la main et regard lubrique, comme un adolescent sous testostérone en sortie scolaire au Louvre. Serviteur zélé de Dionysos, dieu du vin et des lendemains flous, le *satyre* est le symbole même de la décadence festive : il boit trop, parle fort, saute sur tout ce qui bouge (ou qui bouge lentement), et prétend incarner la nature. La nature, peut-être, mais version débridée, transpirante et légèrement exhibitionniste.

Étonnamment, on ne lui connaît aucune œuvre philosophique, aucun traité de morale, et encore moins de tenue correcte. En somme, un mélange de dragueur de soirée open-bar et de chèvre libidineuse, mais avec une légitimité mythologique. Ce qui, en Grèce antique, suffisait visiblement pour être respecté.

(21) **Panhellénique** : Mot compliqué pour dire « ça concerne tous les Grecs, même ceux qui n'ont rien demandé ». À l'époque, quand une affaire devenait *panhellénique*, c'était un peu comme un règlement de compte familial où toute la famille se retrouve pour se crier dessus, depuis Sparte jusqu'à Athènes, en passant par des villages dont personne ne connaît le nom mais qui, eux, s'en mêlent quand même. Les jeux *panhelléniques*, c'était la Coupe du monde grecque, sans ballon rond, mais avec beaucoup plus de nudité et d'huile d'olive. Et, pour que ce soit clair : panhellénique n'a rien à voir avec « nique ». Pas d'ambiguïté !



(22) **Éridan** : ce n'est pas une rivière ordinaire, mais une rivière mythologique où *Phaéton*, héros trop ambitieux, s'est écrasé en voulant piloter le Soleil, le premier crash interstellaire sans dédommagement.

Pour astronomes et poètes, c'est aussi une constellation, une rivière céleste dramatique... sans canoë. En bref, Éridan, c'est la leçon cosmique : ne jamais toucher au volant du Soleil sans permis galactique.

(23) **Poséidon** : c'est l'un des grands dieux de la mythologie grecque, frère de Zeus et d'Hadès. Il règne sur la mer, les océans, les tempêtes et les tremblements de terre, et est célèbre pour son trident, capable de maîtriser les eaux ou de déclencher des catastrophes. On l'imagine souvent comme un homme barbu et imposant, parfois accompagné de chevaux marins, puisqu'il est aussi considéré comme le créateur des chevaux. Dans le langage courant, son nom évoque la puissance et l'imprévisibilité de la mer. Et pendant la pandémie de Covid-19, même Poséidon a dû porter un masque... mais, fidèle à son style, c'était un masque en coquillage !

(24) **Ouzo** : c'est ce breuvage grec qui, plutôt que d'éteindre la soif, a l'art de transformer le plus sage des mortels en poète raté ou en philosophe du zinc. Une liqueur anisée qui, diluée à l'eau, vire du clair au laiteux, un peu comme votre fierté après la troisième tournée.

En Grèce, on le déguste avec des mezzés, histoire de caler ceux qui vont chanter faux et danser le sirtaki.



(25) **Eurydice** : c'est un peu la première ex qu'on perd parce qu'on est incapable de respecter la moindre consigne. Nymphe grecque malchanceuse, elle meurt mordue par un serpent, ce qui, avouons-le, aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Son mari, Orphée, chanteur à ses heures perdues, descend aux Enfers pour la récupérer, persuadé qu'un bon morceau suffira à convaincre Hadès. Résultat : il jette un œil en arrière et hop, retour à la case départ, sans Eurydice et avec une bonne leçon sur l'importance de ne pas douter.

(26) **Tartare** : Ce n'est pas qu'une sauce ou plat pour carnivores, mais aussi un gouffre infernal. Situé tout en bas des Enfers, il accueille ceux qui ont défié les dieux. Pas les voleurs de poules, mais les orgueilleux cosmiques. Mais le Tartare n'est pas qu'un trou pour âmes encombrantes : il est aussi le lieu primordial, né du Chaos, ce qui explique son penchant pour le désordre flamboyant. C'est là que Zeus a enfermé les Titans après leur défaite dans la Titanomachie. En bref, le Tartare, c'est là où les dieux punissent avec imagination, et où la souffrance tourne en boucle. Un monde terrible conçu par les immortels qui, manifestement, s'ennuient beaucoup.

(27) **Orphée** : musicien qui descend aux Enfers pour sauver sa femme, Eurydice. Grâce à sa lyre, il charme tout le monde et obtient le droit de la ramener... à condition de ne pas se retourner. Évidemment, il se retourne. Eurydice disparaît. *Game over*. Dévasté, il erre, joue des airs tristes, rejette les autres femmes... et finit mal, ce qui prouve une chose : l'amour, la musique, les Enfers... ça fait de belle tragédie.



(28) **The Milky Way ou la Voie lactée** : pas un miracle cosmique, mais un accident d'allaitement divin. Un jour, le petit Héraclès tète un peu trop goulûment *Héra*, qui sursaute.

Résultat : une giclée de lait fuse dans le ciel... et voilà notre chère galaxie. Depuis, les astronomes appellent ça « la Voie lactée », mais on pourrait tout aussi bien dire : la première éclaboussure interstellaire. Merci, Héraclès d'avoir maltraité les mamelles d'*Héra* : grâce à toi, nous pouvons contempler les étoiles tous les soirs.

(29) **Lupanars** : mot d'origine romaine, vient du latin *lupanar*, lui-même dérivé de *lupa*, qui signifie « louve ». En résumé, c'est un bordel. Ce nom fait référence à la légendaire louve qui aurait allaité Romulus et Rémus, les fondateurs de Rome. L'image joue sur le double sens : les mamelles de la louve nourrissaient à la fois les corps et, dans une interprétation plus sensuelle, les désirs, mêlant lait maternel et symbolique érotique.

(30) **Pompéi** : c'est la ville italienne figée sous une chape de cendres brûlantes en 79 après J.-C., comme si le temps s'était brusquement arrêté sur un dernier souffle. Un musée à ciel ouvert où les Romains restent figés dans leurs gestes du quotidien, pris au piège d'un cauchemar poussiéreux. Pas d'aspirateur à l'époque. Même les bordels conservent leur atmosphère sulfureux : fresques érotiques et bains mous-sants, témoins silencieux d'un plaisir soudain raidi. Pompéi est devenue une ville éternelle, paradoxalement renaissant de ses cendres grâce au souffle du volcan Vésuve.



(31) **Amphores** : ce sont ces vases antiques à deux anses, parfaits pour trimballer du vin ou de l'huile d'olive, mais aussi destinés à finir en pièces archéologiques qu'on admire en se demandant comment le *quidam* de l'Antiquité faisait pour ne pas tout renverser. Des bouteilles géantes sans bouchon, sans garantie anti-fuite, mais avec un look indémodable. Le genre d'objets qui prouve que même les anciens savaient faire du design, mais pas forcément du pratique, surtout pour les faire tenir debout sur la table.

(32) **Faune** : il est mi-homme, mi-bouc, avec un torse humain, des pattes de chèvre et une flûte au rôle plus qu'artistique. Il incarne une nature à la fois belle, fougueuse et sensuelle. Son temps se partage entre 80 % de siestes, 15 % de courses après des nymphes et 5 % de discussions avec ses compagnons satyres, souvent autour de vin et de musique. Protecteur des forêts et des troupeaux, il vit nu, convaincu que la pudeur est une invention humaine. Le faune est le hippie antique : libre, rêveur, sensuel et souvent ivre, reflet d'une nature à la fois innocente et charnelle.

(33) **Aphrodite** : c'est la déesse de l'amour et de la beauté... autrement dit la seule nana capable de foutre le bordel dans tout l'Olympe juste avec un regard ou un déhanché, et même Zeus n'y résiste pas... mais, à vrai dire, il ne résiste pas à grand-chose. Les mecs, dieux ou mortels, deviennent tous idiots dès qu'ils la voient : ils se battent pour un baiser, un sourire... ou sa culotte. Et elle, tranquille, se marre, rouge à lèvres impeccable, les pieds dans l'eau, regardant le chaos qu'elle a semé. C'est une pyromane de l'amour.



(34) **Dionysos** : il inventa le vin pour que les hommes soient heureux... et pour que, grâce à l'ivresse, ils oublient leurs malheurs, leurs peurs et leurs névroses, prouvant ainsi que le bonheur n'est qu'éphémère. Et que le vin n'est pas une solution... mais l'eau non plus.

(35) **Orgie bacchanale** : on dit souvent que notre société va mal. Que les gens ne se parlent plus, qu'ils se croisent sans se regarder. Eh bien, vive l'orgie bacchanale, une fête d'origine antique dédiée à Dionysos, marquée par la débauche, l'ivresse, la danse et la liberté des corps et des esprits. Pas uniquement pour des raisons lubriques, quoique. Mais parce que l'orgie, c'est peut-être le dernier refuge du civisme : là où l'individu disparaît, le collectif triomphe. Certes, il y a des moments gênants. Vers deux heures du matin, un inconnu vous tapote l'épaule :

— « Pardon, vous n'auriez pas vu mon slip Tarzan ? »

Et si quelqu'un vous juge, rappelez-lui que la pudibonderie n'a jamais donné d'orgasme à personne.

(36) **Sirènes** : créatures marines à mi-chemin entre la femme et le poisson, la sirène excelle à ensorceler marins et navires. Ses journées s'égrènent entre la tresse de ses cheveux d'algues et ses vocalises envoûtantes. Même *Hercule* dut se faire attacher au mât de son navire pour résister à leur chant, un épisode raconté à la fois dans l'« *Iliade* » et l'« *Odyssée* » d'Homère. Ainsi les sirènes initient les hommes à l'art subtil du bain moussant.



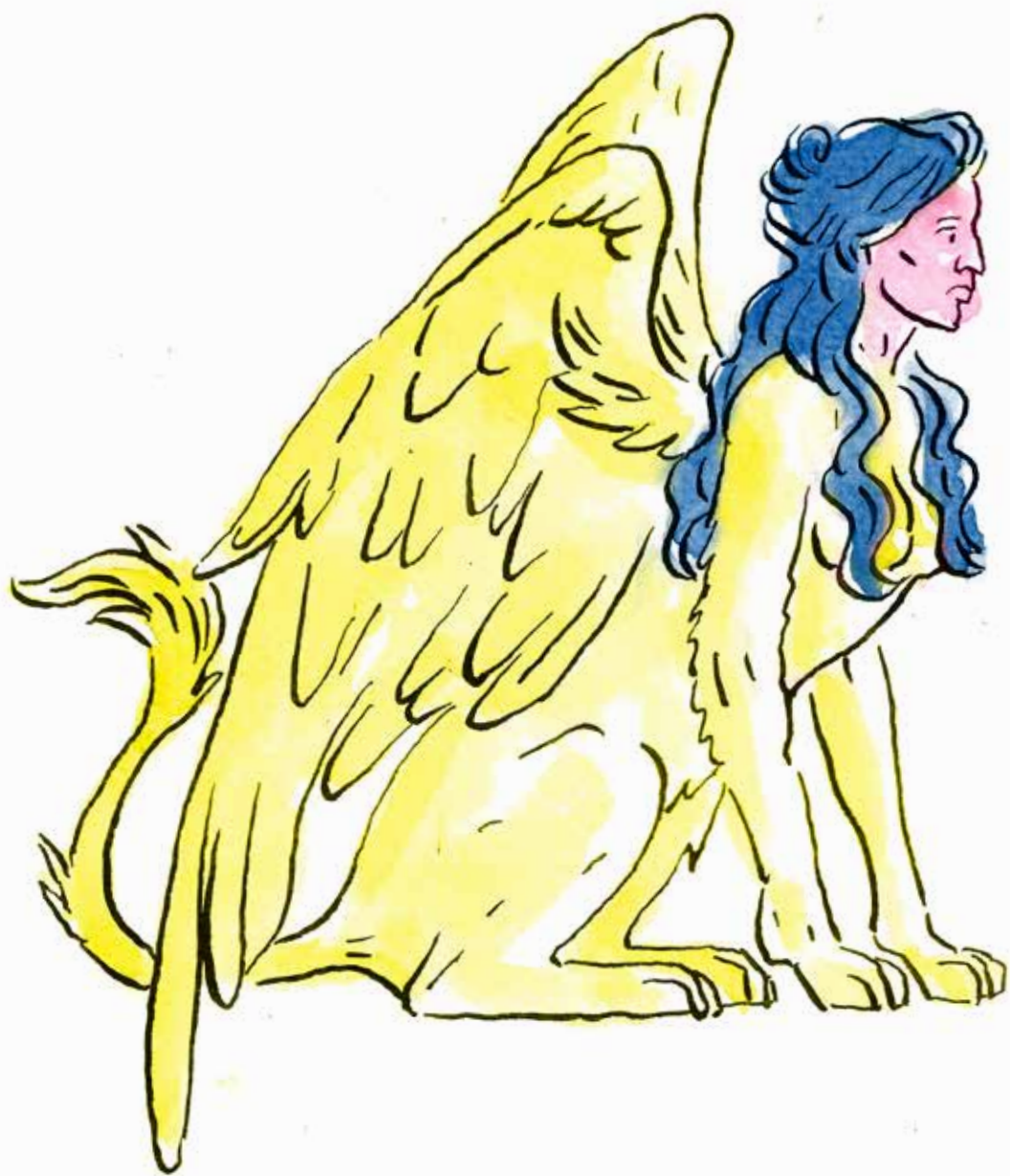
(37) **Ambroisie** : dans la mythologie grecque, l'ambroisie est le buffet cinq étoiles des dieux, capable de transformer n'importe quel mortel en éternel adolescent, ce qui prouve que l'immortalité et l'ennui profond vont souvent de pair.

(38) **Esculape** : cela n'a rien à voir avec une escalope. C'est le dieu romain de la médecine et de la guérison, généralement représenté avec un bâton autour duquel s'enroule un serpent, le même symbole qui fait aujourd'hui office d'enseigne pour toutes les pharmacies.

(39) **Pandémonium** : lieu où règne un désordre complet, une confusion bruyante et un chaos digne d'un congrès de bureaucrates : beaucoup de bruit, aucune décision.

(40) **Virgile** : auteur romain (70–19 av. J.-C.), il a passé sa vie à écrire des poèmes. Dans l'*Énéide*, son œuvre majeure, il narre comment Énée, Troyen survivant de la chute de Troie, entreprit un voyage jusqu'en Italie. Là, il s'installa et donna naissance à une lignée qui allait devenir le peuple romain. Il a aussi signé les *Bucoliques*, poèmes pour amateurs de moutons, et les *Géorgiques*, guide poétique de l'agriculture.

(41) **Perséphone** : Reine des Enfers par kidnapping officiel, elle nous offre la beauté des saisons : printemps et été lorsqu'elle est là, automne et hiver quand elle rejoint son mari Hadès. En réalité, c'est elle qui dicte la pluie et le beau temps, donnant ainsi un sujet de conversation idéal avec notre voisin. Aux Enfers, elle porte souvent un bikini, tenue parfaite pour supporter la chaleur, un détail qui alimente les potins.



(42) **Canthare** : coupe à vin de l'Antiquité, à pied et à deux anses, souvent décorée, utilisée lors de banquets ou de rites. Elle permettait de déguster le vin avec élégance et symbolisait le statut de son propriétaire. On la retrouve fréquemment dans l'art grec et romain, gravée sur des vases ou représentée dans des fresques et des mosaïques.

(43) **Hadès** : dieu des Enfers, ce qui revient à dire qu'il a un job où personne ne veut postuler. Frère de Zeus et de Poséidon, il a préféré rester sous terre plutôt que de se taper les réunions familiales au sommet de l'Olympe.

(44) **Sphinx** : créature légendaire qui a décidé de mélanger un lion, une tête humaine et, pour la version grecque, des ailes d'oiseau. En Égypte, il gardait les temples et les tombes, ce qui revient à dire : « Ne dérangez pas, ou vous le regretterez ». À Thèbes, le sphinx grec posait des énigmes mortelles, autrement dit, il avait inventé le QCM le plus cruel de l'histoire. Et dans la vie courante, appeler quelqu'un un sphinx, c'est simplement dire : « Je ne comprends rien à cette personne, et il ou elle est une énigme ».

(45) **Éleusis** : charmante ville grecque, à une vingtaine de kilomètres à d'Athènes, accueillait les Mystères d'Éleusis, cérémonies secrètes dédiées à *Déméter*, déesse de l'agriculture et de la fertilité, et à sa fille Perséphone, associée aux saisons et à la renaissance de la végétation, et qui était aussi reine des Enfers. Participer à ces rites revenait à signer un contrat mystique avec l'au-delà : nul ne savait ce qui s'y passait, mais tous espéraient que cela servît à quelque chose.



(46) **Hétaïre** : ce n'était pas une simple prostituée de bas étage : c'était une femme libre, élégante et cultivée, capable de tenir la conversation sur la philosophie, la politique ou les arts... ce qui est plus que ce que beaucoup d'hommes de l'époque pouvaient dire d'eux-mêmes. Elle accompagnait les banquets et les réunions mondaines, rappelant subtilement que si certains philosophes pouvaient parler pendant des heures, il fallait bien quelqu'un pour rendre le tout agréable à regarder. Dans le langage courant, appeler quelqu'un « hétaïre », c'est reconnaître qu'il ou elle a du charme... et un certain talent pour rendre la conversation supportable.

(47) **Salamine** : île grecque de la mer Égée, proche d'Athènes. Elle est surtout célèbre pour la bataille navale de 480 av. J.-C., où la flotte grecque remporta une victoire décisive sur les Perses. Aujourd'hui, Salamine est reconnue non seulement pour son riche passé historique, mais aussi pour sa charcuterie, notamment un saucisson appelé salami de Salamine.

(48) **Xerxès I^{er}** : roi de Perse et grand spécialiste des conquêtes ratées, a débarqué en Grèce en 480 av. J.-C. avec toute sa flotte, s'est fait battre par quelques petits bateaux grecs à Salamine, et a prouvé qu'on peut être puissant, riche, bâtir des palais et rester dans l'histoire comme un gros *loser*. Cerise sur le gâteau : il était aussi un alcoolique notoire, dont le breuvage fut appelé xérès. On a enlevé un « x » avec le temps, parce qu'apparemment, commander un Xerxès au bar revenait à boire... de la flotte.



(49) **Thémistocle** : politicien et général athénien du V^e siècle avant J.-C., autrement dit un type qui savait manier les mots et les épées. Il est surtout célèbre pour avoir dit : « Construisons une flotte, ça pourra servir un jour », conseil qui s'est avéré pratique lors de la bataille de Salamine en 480 avant J.-C., où les Grecs ont gentiment envoyé les Perses se baigner. Grâce à son talent pour combiner stratégie militaire et coups de billard politique, Thémistocle a contribué à protéger la Grèce et, accessoirement, à transformer Athènes en puissance maritime, histoire de montrer aux voisins qu'on ne plaisante pas avec les petits bateaux.

(50) **Hydromel** : boisson alcoolisée obtenue par fermentation du miel avec de l'eau, parfois aromatisée avec des épices ou des fruits.

(51) **Phallocrate** : individu qui a transféré son cerveau dans son petit zizi, considère l'autre sexe comme inférieur, se déplace en meute de crétins et qui ferait passer l'homme de Néandertal pour un parangon d'évolution... malgré son côté complètement bas du front.

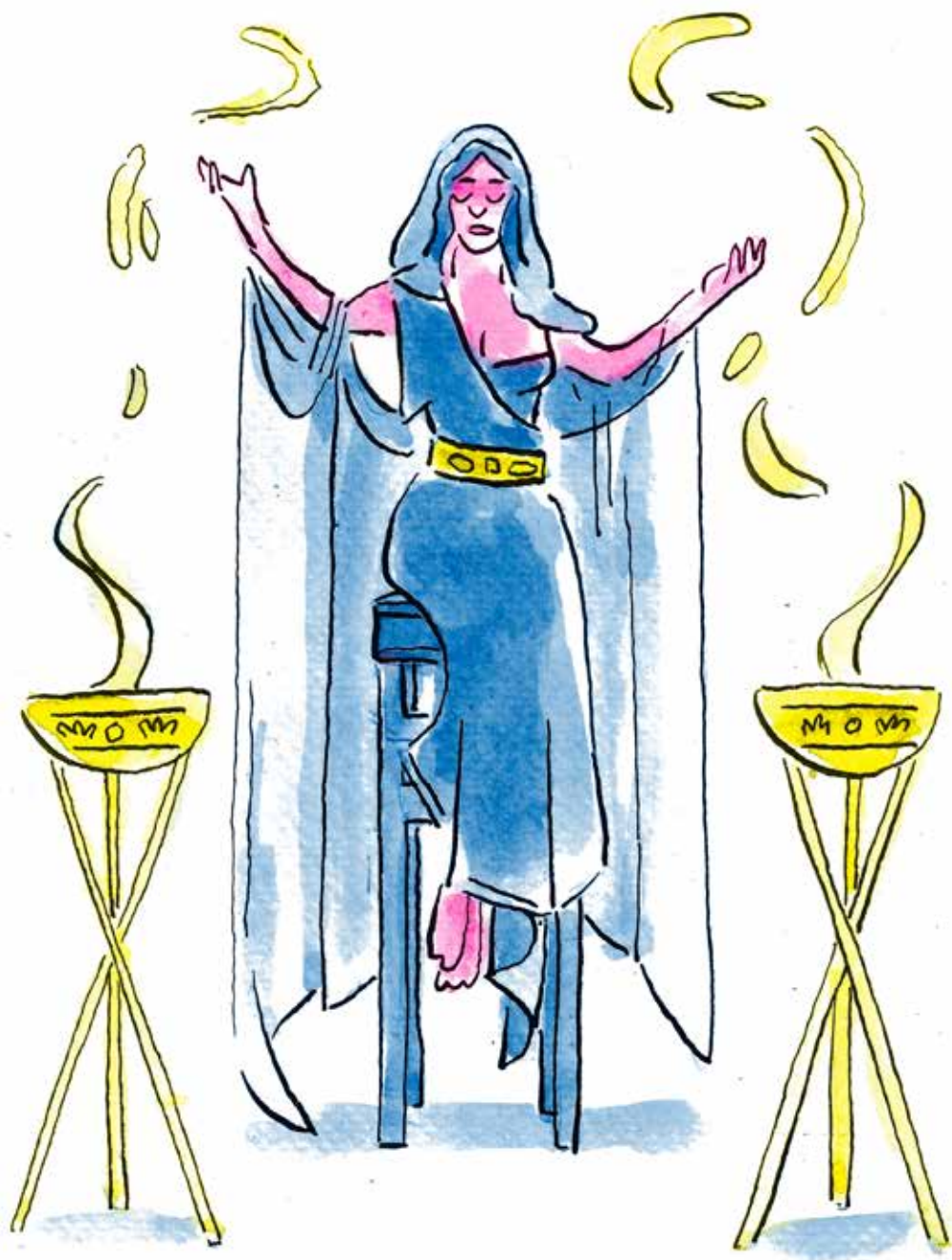
(52) **Orthos** : chien monstrueux à deux têtes, fils de Typhon et d'Échidna, et frère du célèbre Cerbère. Ses deux têtes hurlaient en même temps, parfois en rivalisant pour savoir laquelle effrayait le plus les intrus. Ses crocs étaient énormes, son corps massif dégageait une force brute capable d'écraser n'importe quel mortel ou voleur de bétail. Il gardait le troupeau de Geryon avec une vigilance implacable et fut tué par Héraclès lors de son dixième travail.



(53) **Typhon** : créature monstrueuse, l'un des monstres les plus redoutables de la mythologie grecque. Fils de *Gaïa* et du Tartare, la Terre et le Trou, autrement dit la nature et son côté obscur, il ne fallait pas s'attendre à un enfant de chœur. À peine majeur, le voilà qui veut détrôner Zeus. Il faut dire que, quand on souffle du feu par cent bouches, on finit par avoir des ambitions cosmiques. Mais Zeus, peu enclin à la négociation avec les représentants syndicaux du chaos, lui balance deux ou trois éclairs bien sentis et l'enfouit sous l'Etna. Depuis, chaque éruption n'est que la toux fumeuse de Typhon, un monstre qui sent le soufre.

(54) **Ladon** : serpent géant de la mythologie grecque, fils de Typhon et d'Échidna, chargé de garder le jardin des Hespérides et ses pommes d'or. Souvent représenté avec de multiples têtes et un corps serpentiforme recouvert d'écailles, il effrayait quiconque s'approchait de son trésor. Symbole de vigilance et de protection des richesses divines, Ladon fut confronté à Héraclès lors de son onzième travail.

(55) **Olympe** : montagne où les dieux grecs ont élu domicile, probablement pour échapper aux mortels et aux embouteillages. On y trouve Zeus, qui s'amuse à déclencher des orages pour se défouler, *Héra*, experte en reproches universels, et *Athéna*, qui tente tant bien que mal de maintenir un semblant d'ordre dans ce joyeux chaos. L'Olympe, c'est le penthouse divin : vue imprenable, voisinage bruyant et garantie qu'aucun humain curieux ne viendra perturber la réunion des colériques immortels.

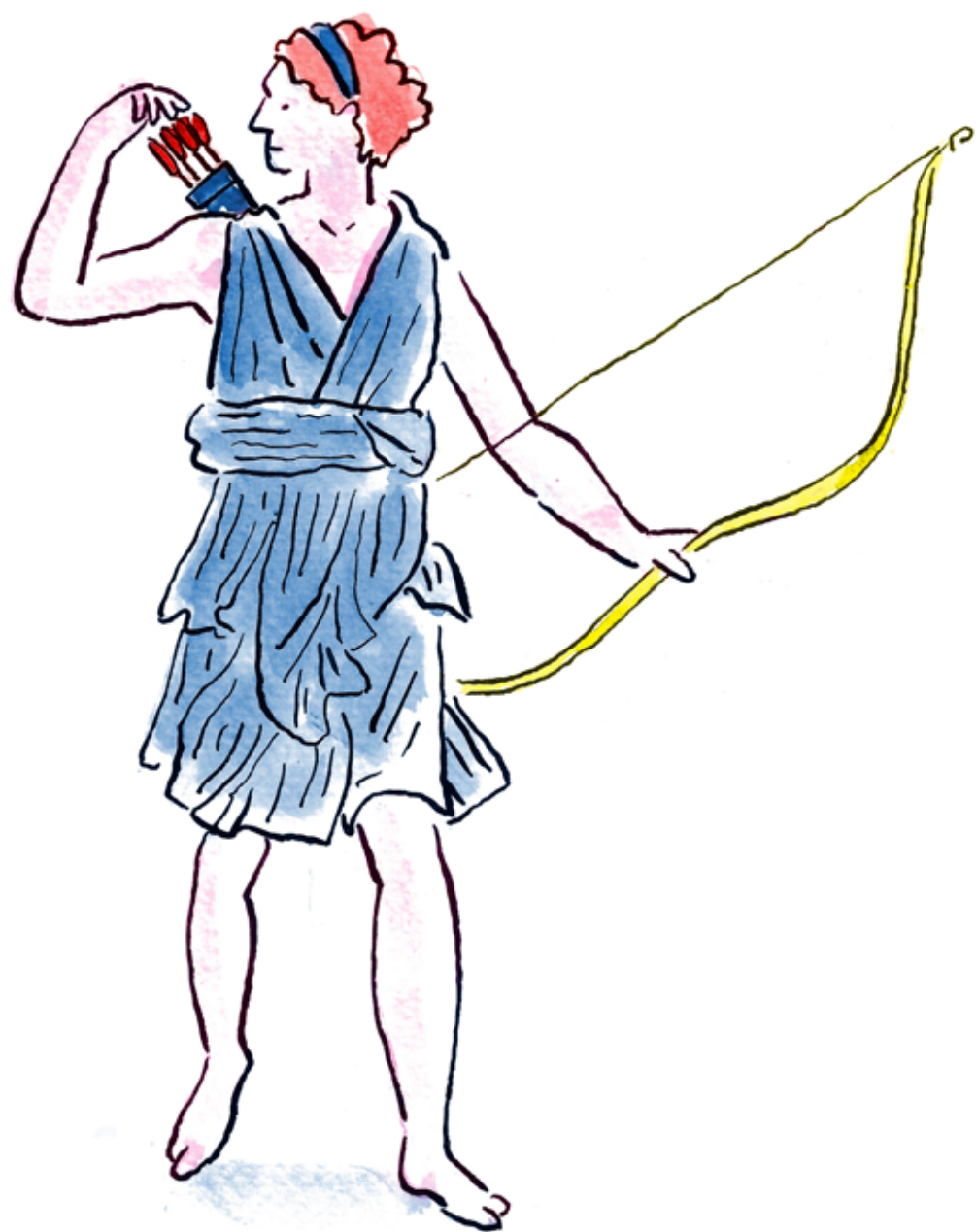


(56) **Métèque** : dans la Grèce antique, *le metoikos* désignait un étranger établi dans la cité, ni citoyen ni esclave, soumis à une taxe et placé sous la protection d'un citoyen. Ce statut, alors neutre et légal, deviendra en français « métèque » au XIX^e siècle, un terme désormais péjoratif désignant l'étranger perçu comme indésirable ou marginal.

(57) **Tyché** : déesse grecque du hasard, de la fortune et du destin, qui se promène avec sa corne d'abondance et sa roue pour nous rappeler que la vie n'a pas de plan, mais un grand sens de l'humour cruel. Un jour, elle vous fait tomber sur un trésor, le lendemain sous un char, et vous sourit en vous murmurant : « C'est le hasard, mon chéri. »

(58) **Dité** : nom d'une ville souterraine dans la mythologie grecque, correspondant à la partie la plus profonde des Enfers, gouvernée par Hadès. Elle abrite les âmes des défunts, en particulier celles des criminels ou des êtres jugés indignes, et se distingue par ses murs, portes et fortifications symbolisant l'inaccessibilité et l'éternité de la mort.

(59) **Pythie** : prêtresse de Delphes, elle passait ses journées à inhaler des vapeurs sacrées, parler aux dieux et... examiner les entrailles d'animaux pour dire aux Grecs si la guerre ou le mariage leur réussirait. Ses prophéties, souvent sibyllines, ressemblaient à un horoscope ultra-sinistre, mais personne n'osait critiquer : fâcher Apollon ou rater sa destinée, ce n'était pas le genre de risque qu'on prend. La Pythie incarnait donc le divin dans toute sa cruauté et son mystère, avec un soupçon de théâtre gore pour pimenter le tout.



(60) **Léthé** : fleuve de l'oubli des Enfers, où les âmes vont se rincer le cerveau avant de passer de vie à trépas. Un petit verre de Léthé et hop : adieu souvenirs, adieu amours ratées, adieu emmerdes quotidiennes, et bonjour l'éternité, sans aucun papier administratif à remplir. Léthé, c'est un peu le spa de la mort, version grecque, où l'on se fait lessiver la mémoire, toutes tes petites misères humaines sont effacées.

(61) **Diane** : déesse romaine de la chasse, de la lune et de la nature sauvage, autrement dit la meilleure amie des archers et le cauchemar des chevreuils. Toujours armée de son arc et de ses flèches, accompagnée d'animaux qui n'ont rien demandé, elle incarne la force féminine qui ne se laisse jamais embêter et la liberté absolue. Sauf quand quelqu'un ose traverser sa forêt sans permission, là elle montre que la divinité a un sens de l'humour très piquant.

(62) **Hélène** : si belle qu'elle a déclenché une guerre mondiale avant l'heure, la guerre de Troie. Elle s'est barrée avec Pâris parce que son mari Ménélas la faisait chier, mais lui, évidemment, l'a très mal pris. Résultat : villes en flammes, milliers de morts, et tout ça pour un simple regard.

(63) **Sisyphe** : brave type qui a eu la mauvaise idée de vouloir tromper la mort et défier le pouvoir des dieux, deux passe-temps qui, visiblement, ne plaisent pas là-haut. Résultat : les immortels, un brin rancuniers, l'ont condamné à pousser éternellement un rocher jusqu'en haut d'une montagne, rocher qui redescend aussitôt. Une sorte de salle de sport éternelle, sans coach, sans pause et sans résultat.



(64) **Tantale** : roi qui a cru malin de trahir la confiance des dieux, de voler leur ambroisie et leur nectar, et, pour pimenter le tout, de servir son propre fils au dîner divin. Pour ce florilège d'inepties, les dieux l'ont expédié au Tartare, ce club sélect des souffrances éternelles, où il voit l'eau et les fruits juste devant lui sans jamais pouvoir en profiter, accumulant faim, soif, frustration et humiliation.

(65) **Danaïdes** : Les Danaïdes sont les cinquante filles de Danaos, qui eurent la lumineuse idée d'obéir à leur père en assassinant leurs maris lors de la nuit de noces. Une célébration, disons-le, plutôt ratée. Leur père, Danaos, leur avait ordonné cet acte pour protéger son pouvoir et éviter d'être soumis à son frère Égyptos, qui cherchait à unir leurs familles. Les dieux, peu friands d'humour macabre, les condamnèrent à remplir sans fin des jarres percées, un exercice absurde et perpétuel. On peut les imaginer, aux Enfers, versant l'eau qui s'échappe aussitôt, véritables héroïnes antiques de la vaiselle éternelle. Au final, ce mythe rappelle que certaines corvées, même dans la mythologie, ne s'arrêtent jamais.

(66) **Gaule** : Mot polyvalent, selon le dictionnaire ou le locuteur. Historiquement, c'était le territoire des Gaulois, la France et voisins, avant que les Romains n'y mettent leur grain de sel. Par extension, il peut désigner la France gallo-romaine. Dans la mythologie grecque, la gaule de Charon est un bâton qu'il utilise pour pousser ou guider sa barque sur le Styx, comme une perche. En argot, « avoir la gaule » signifie avoir une érection. Enfin, une gaule désigne aussi une perche ou un bâton droit pour cueillir fruits.



(67) **Aphrodite de Cnide** : c'est la sculpture qui est considérée comme la première représentation à taille humaine d'une déesse entièrement nue dans l'art grec.

Avant cette œuvre, la nudité était réservée presque exclusivement aux héros et aux dieux masculins. Praxitèle a ainsi osé représenter Aphrodite dans un moment intime, sur le point de se baigner, alliant divinité et sensualité féminine.

Cette audace fit scandale à l'époque, mais rendit la statue immensément célèbre : la cité de Cnide devint un lieu de pèlerinage artistique où les voyageurs venaient admirer la beauté idéale du marbre et venaient mater son cul d'un érotisme incroyable, capable de faire bander un eunuque.

Ci-contre : la sculpture emblématique de Praxitèle, vue de face et de dos.

(68) **Morphée** : charmant personnage que personne n'a jamais croisé mais que tout le monde subit, il est le dieu grec du sommeil et des rêves. Il s'invite dans vos nuits, modèle vos songes à sa guise et, parfois, se permet le luxe de transformer vos plus beaux espoirs en cauchemars dignes d'un mauvais polar. Fils d'*Hypnos*, il a hérité de l'art de vous faire passer des heures à ne rien faire et de vous faire vivre des vies que vous n'auriez jamais osé imaginer tout éveillé.

Merci chaleureusement à Clément DERIDDER
pour sa relecture méticuleuse.
Les erreurs restantes sont, évidemment, de sa faute.

